

FLÉCHIMOR RABOUCHARD ORDONNANCE



Quand Fléchimor Rabouchard arriva au 248e de ligne pour tirer ses deux ans, il n'avait aucune idée arrêtée sur les spécialités tireflantesques du service.



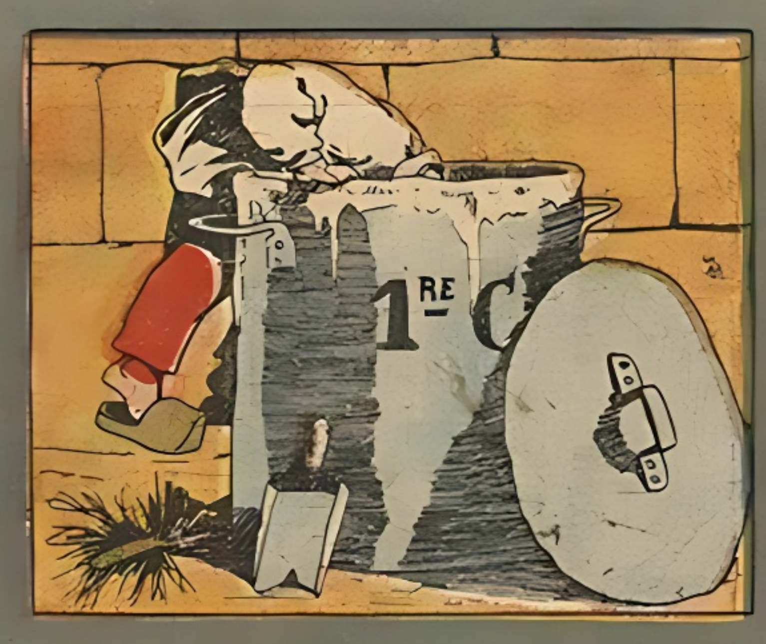
Aussi devint-il assez vite l'homme le plus connu et le plus estimé de sa compagnie. En effet, bleus, hommes de la petite et de la classe lui passaient à l'envi toutes les corvées à eux destinées.



Et Fléchimor Rabouchard, avec une passivité déconcertante et sublime, acceptait tous les travaux sans récriminer. Fléchimor était d'escalier...



... tandis que les autres faisaient les lézards au soleil, Fléchimor avec une délicatesse exquise donnait un petit coup aux communs.



Cela fait, il passait aux eaux grasses et nettoyait minutieusement les moindre recoins des récipients.



Fallait-il un homme de bonne volonté pour le charbon ? tous mettaient Fléchimor en avant, et Fléchimor allait au charbon.



.. comme il allait au pain, aux patates, comme il nettoyait indifféremment les crachoirs, les carreaux des fenêtres et vidait les ordures.



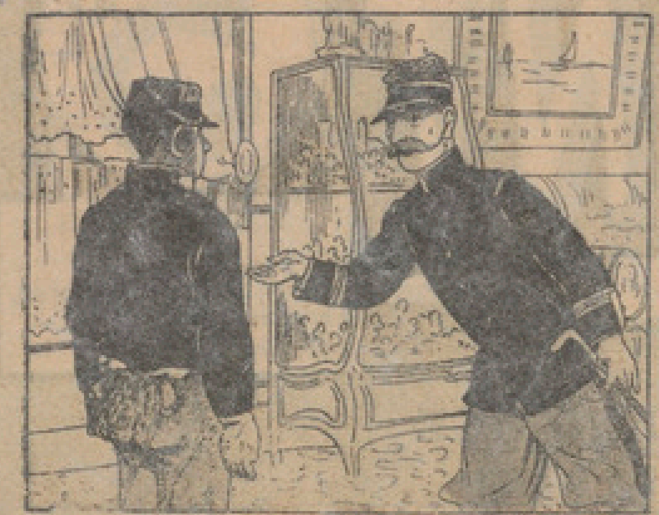
Le dimanche vous n'auriez jamais aperçu Fléchimor se promenant en ville. Non, Fléchimor était au lavoir, où il brossait consciencieusement le linge de la moitié des hommes de la compagnie



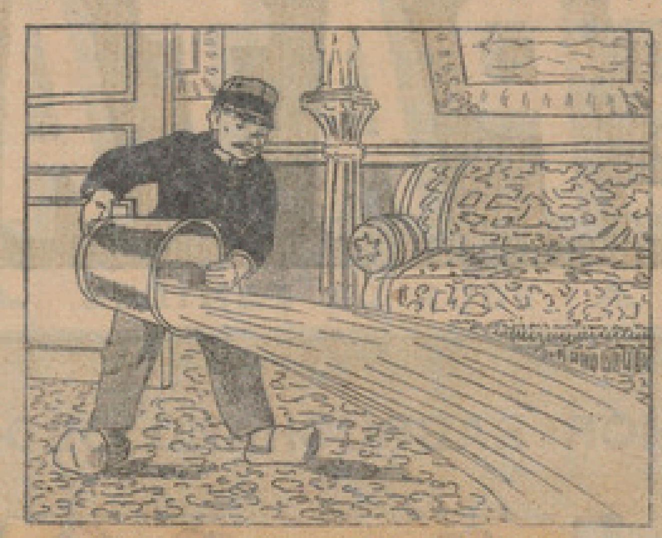
La renommée de Fléchimor parvint aux oreilles du capitaine et celui-ci tira conclusion des dispositions de Rabouchard en se l'adjoignant comme ordonnance.

(*Voir la suite page 2.*)

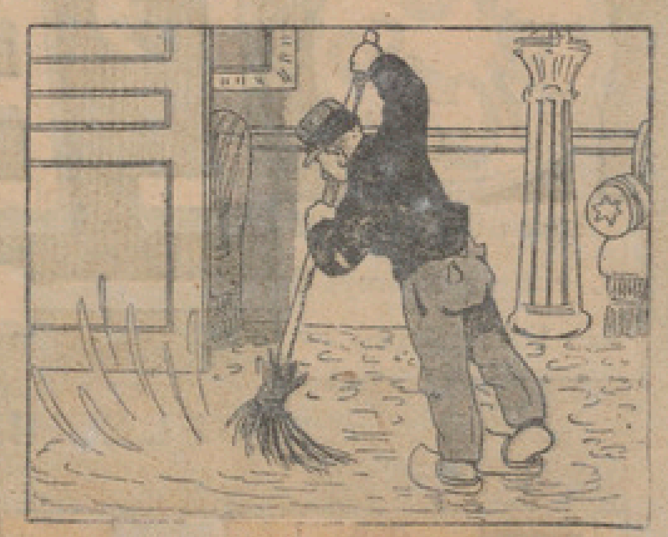
FLÉCHIMOR RABOUCHARD ORDONNANCE *(Suite)*.



Mais ce que le capitaine ignorait, c'est que Fléchimor Rabouchard était d'une ignorance crasse et bientôt il eut à se repentir de son choix. Lui ayant commandé de nettoyer le salon...



... Fléchimor s'y prit comme il s'y prenait pour la chambrée, sans s'occuper du tapis, ni du parquet ciré, il vous lança un baquet d'eau là dedans...



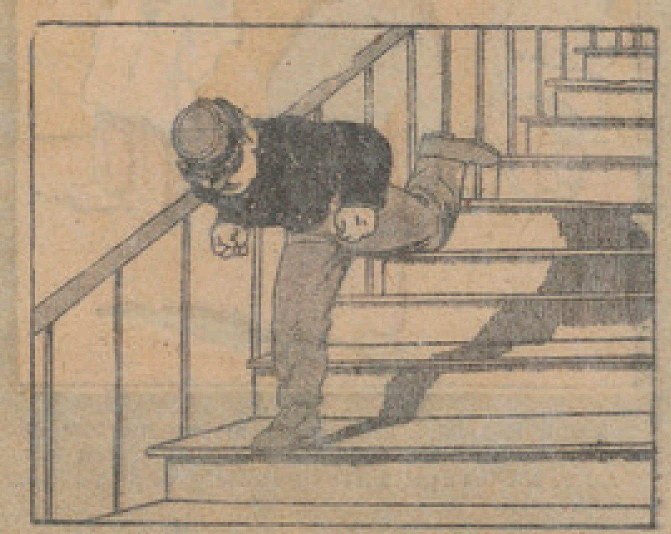
... et armé d'un balai-brosse à toute épreuve il vous frotta toute la pièce avec une énergie désireuse de compliments



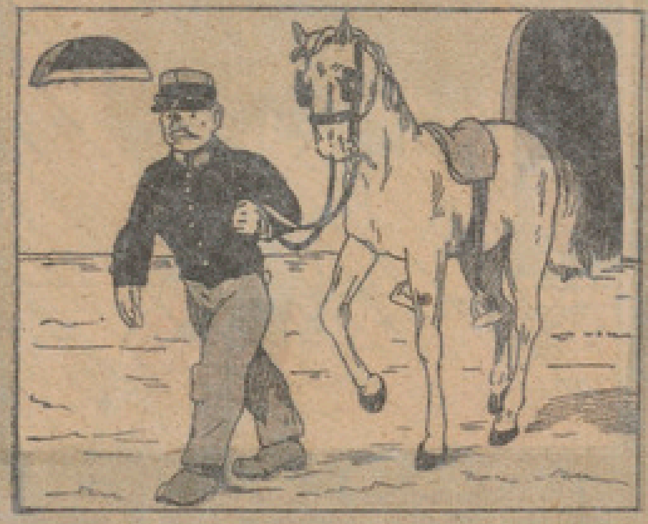
Le lendemain matin, le capitaine se réveilla tard et il y avait tir. Aussitôt levé il appela sa nouvelle ordonnance. « Fléchimor !... Fléchimor ! »



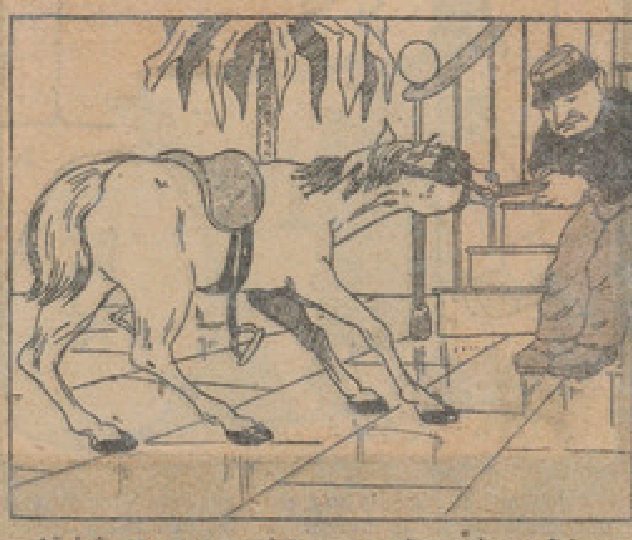
A ces appels, Fléchimor ne fit qu'un bond, il lâcha la vaisselle qu'il lavait et se précipita vers la chambre du capitaine.



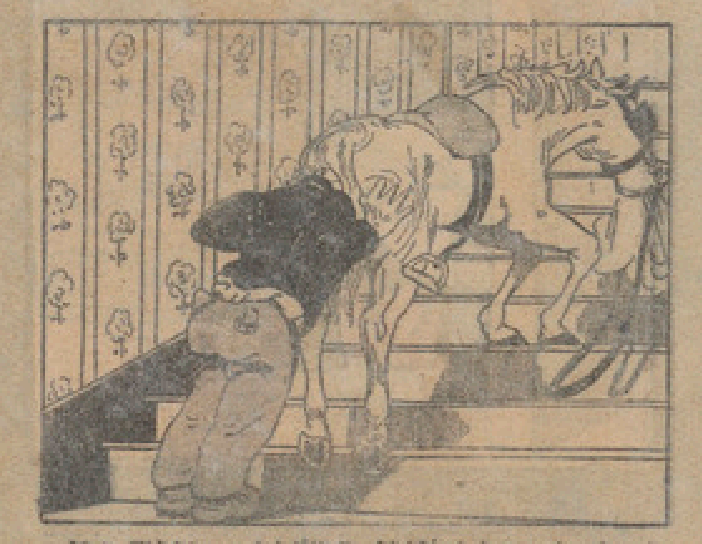
« Mon cheval?... tout de suite!... J'attends après! » Et Fléchimor s'élança dans l'escalier..



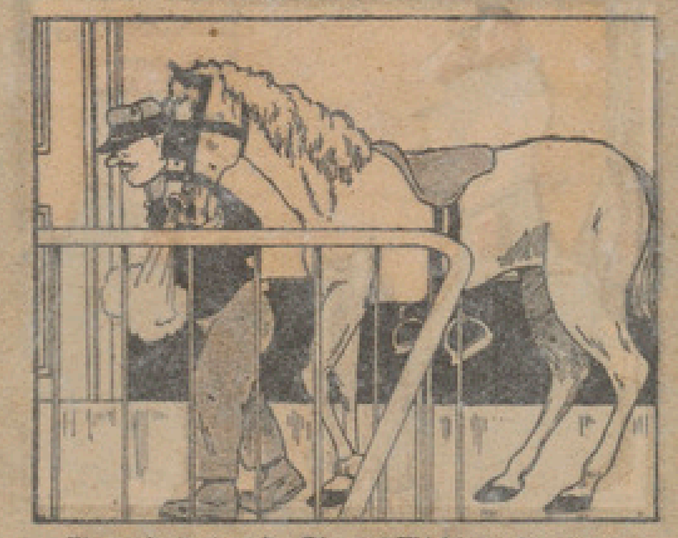
... gagna l'écurie, harnacha César et, heureux de montrer son empressement à bien servir son maître, il se dirigea vers les appartements.



Ah! dame, pour monter au premier, cela ne fut pas de la première facilité ; d'abord César n'avait pas du tout l'air décidé.



Mais Fléchimor, lui l'était, décidé et, bon gré mal gré, il fallait bien que César se décidât à grimper.



Et, un instant après, César et Fléchimor faisaient leur apparition sur le palier du premier étage. Fléchimor ne trouvait pas..



... sa corvée finie : il amena César dans la chambre du capitaine. Alors vous devez penser ce qui se passa : pris d'une colère bien compréhensible, le capitaine vous flanqua son pied dans le quelque part de Fléchimor.



... et, lui faisant redescendre le malencontreux escalier, il le renvoya à sa compagnie jugeant qu'il ne pourrait rien tirer de propre d'un pareil imbécile.



Une Mystérieuse Affaire

Une jeune et élégante miss entra dans le cabinet de travail de William Jefferson.

— Monsieur Jefferson, dit-elle, je viens de la part de M. Goldsmith de la « Continental Bank » qui m'a conseillé de venir vous consulter.

— M. Goldsmith est bien aimable, dit le détective en s'inclinant.

« En quoi puis-je vous être utile, miss?

— Veuillez, je vous prie, écouter mon histoire et me dire franchement si vous pouvez me venir en aide : Je m'appelle Lucy Spencer ; mon père est M. Harry Spencer, de Bedford (Nottinghamshire), c'est à son sujet que je suis venue vous trouver. Il y a deux ans, nous eûmes ensemble une légère discussion, sans pour cela nous quereller, mais comme nous ne nous entendions pas, nous nous sommes séparés. Depuis ce jour, jusqu'à aujourd'hui, je ne lui ai jamais parlé. Remarquez bien, monsieur Jefferson, que nous ne sommes nullement fâchés ensemble. Depuis j'ai revu mon père plus d'une fois, mais de loin. On m'empêche de me trouver face à face avec lui et de lui parler, moi sa fille ! Il y a quelqu'un entre nous...

— Et ce quelqu'un?

— C'est l'homme au sujet duquel mon père et moi nous nous sommes disputés, il y a deux ans. Il s'appele Scarlotti. Je crois qu'il a une grande réputation en Italie, quoique personne ne le connaisse ici. Les faits que je vais vous rapporter concernent beaucoup ce personnage.

« Mon père et moi voyagions sur le continent lorsque nous avons fait la connaissance de Scarlotti. Mon père se lia avec lui et ils devinrent de grands amis, mais cet Italien ne me plut jamais, car il avait sur mon père une influence qui me mettait mal à l'aise. Nous rentrâmes en Angleterre et M. Scarlotti vint avec nous, il s'installa pour ainsi dire chez nous, à Bedford, j'en fus très contrariée et demandai à mon père ce que cela voulait dire. « Absolument rien, Lucy, me répondit-il. M. Scarlotti est un homme très capable et il s'occupe comme moi d'électricité, il peut m'être très utile dans mes recherches et mes travaux. » Je dois vous dire, monsieur Jefferson que mon père s'est toujours occupé d'inventions. Il a fait sa fortune en exploitant une quantité de petites inventions très simples, mais ceci n'est rien : il est plus ambitieux et son atelier est rempli des choses les plus curieuses, à moitié terminées. Tout ce que je dis à mon père au sujet de M. Scarlotti fut en vain et bientôt la situation devint si intolérable que je résolus de quitter la maison. J'entrai en possession de la fortune de ma mère et j'ai de quoi vivre aisément sans être obligée de demander à mon père le moindre penny. Je l'ai quitté il y a deux ans et, depuis ce temps-là, je me suis toujours tourmentée à son sujet.

— Vous lui avez écrit?

— Oh ! oui, et il m'a même répondu, et je vois bien que sa santé s'affaiblit de plus en plus, rien qu'à son écriture. M. Goldsmith me l'a fait remarquer aussi, ses chèques sont signés d'une main tremblante.

Puis miss Spencer ajouta d'un ton significatif :

— M. Goldsmith m'a également dit autre chose. Depuis l'année dernière, mon père a retiré de la banque de grosses sommes d'argent, son compte diminue de plus en plus. La plupart de ces chèques sont en faveur d'une maison fabriquant des appareils électriques, mais les sommes sont si importantes, qu'on s'étonne de voir mon père dépenser tant d'argent, lui qui était si économe. De plus, M. Scarlotti a pris possession de la maison et mène pour ainsi dire mon père comme il le veut. Je suis persuadée qu'il se passe quelque chose de louche à Bedford et que seul vous pourrez pénétrer le mystère !

« Pourquoi M. Scarlotti m'empêche-t-il de parler à mon père, de l'approcher même? Tout ce que je peux faire, c'est de l'apercevoir de loin : je l'ai vu en train d'écrire ou de lire et quelquefois en train de fumer, mais c'est tout. M. Scarlotti dit qu'il est très souffrant et que ma présence l'énerverait au point de lui être funeste. Je ne le crois pas.

« C'est l'homme de Scarlotti, un nommé Cipriano qui s'occupe de tout dans la maison, c'est lui qui sert mon père et le soigne. Je le répète, monsieur Jefferson, il se passe quelque chose de mystérieux à Bedford. Voulez-vous me venir en aide? Vous aurez carte blanche, vous pourrez faire ce que vous jugerez nécessaire.

— Très bien, c'est convenu, je ferai tout ce que je pourrai, répondit le détective.

— Qu'allez-vous faire?

— Je vais aller trouver M. Goldsmith, je verrai ce qu'il me dira et je viendrai vous le rapporter. Où restez-vous?

— Je suis descendue au « Northampton hôtel » dans Baker Street.

La jeune fille remercia le détective et partit. William Jefferson alla trouver M. Goldsmith, le directeur de la « Continental Bank », et apprit beaucoup de choses, entre autres, le nom de la maison à laquelle la plupart des chèques avaient été payés : « Colina et Mondosi », une maison italienne apparemment. Le détective trouva l'adresse dans l'annuaire : c'étaient, paraît-il, des ingénieurs s'occupant d'électricité ; la maison était située dans une des plus vilaines rues de Londres, tout au fond de Whitechapel.

Jefferson se rendit à l'adresse indiquée. Collina et Mondosi occupaient une chambre au premier étage d'une maison dégoûtante. Il frappa à la porte sans hésitation. Personne ne répondit, il regarda à travers le trou de la serrure et vit que le mobilier de la chambre se composait d'une table et de deux chaises, le parquet était jonché de circulaires et de morceaux de papiers.

— Hum ! drôle de maison ! murmura-t-il.

Dans l'escalier, il croisa une vieille femme : c'était elle qui louait la chambre à la maison « Collina et Mondosi ».

Il l'interrogea ; tout ce qu'elle savait, c'est qu'un des associés venait une fois par semaine chercher les lettres et c'était tout.

Jefferson remercia la vieille femme et, comme il allait partir, un homme de haute

taille, au visage pâle et aux favoris noirs, monta l'escalier.

— Tenez, en voilà un des deux, dit tout bas la vieille dame, je ne sais si c'est M. Collina ou M. Mondosi.

Jefferson observa attentivement l'individu, mais ne lui adressa pas la parole.

Il en conclut que la maison « Collina et Mondosi » avait un aspect plutôt misérable et ne devait pas faire d'affaires et qu'il était bizarre qu'une si peu importante maison touchât des chèques se montant à six cent mille francs. C'était, d'après M. Goldsmith, la somme qui avait été payée par M. Spencer à MM. Collina et Mondosi pendant les dix derniers mois.

William Jefferson alla retrouver miss Spencer à son hôtel.

— J'ai questionné M. Goldsmith au sujet de la signature des chèques et lui ai fait entrevoir la possibilité d'un faux. Tout ce que je peux faire, c'est d'aller avec vous à Bedford, pas comme détective, mais comme homme d'affaires, par exemple.

William Jefferson accompagna miss Spencer à Bedford, le lendemain.

La maison habitée par l'inventeur était une sorte de bâtiment en briques au milieu duquel se dressait une tour carrée, le bâtiment était situé au milieu d'un parc mal entretenu et dans un endroit isolé.

La tour de la maison était entièrement réservée aux expériences de M. Spencer et de M. Scarlotti. Elle était divisée en trois étages.

Lorsque miss Spencer arriva à Bedford accompagnée par Jefferson, ce fut M. Scarlotti qui la reçut, il fut très surpris de voir le détective et le regarda d'un mauvais œil.

— Je vous présente M. Humphrey, dit miss Spencer, c'est un de mes amis, un homme d'affaires, qui s'occupe de mes intérêts.

— Enchanté, monsieur, enchanté, dit Scarlotti en tendant la main à Jefferson, mais au fond furieux de voir un étranger entrer dans la maison.

— Justement, continua miss Spencer, je viens trouver mon père au sujet d'une affaire extrêmement importante et il est indispensable que j'obtienne son consentement à ce sujet.

— Ce n'est pas du tout nécessaire, répondit Scarlotti avec un mauvais sourire, vous n'avez qu'à me dire ce dont il s'agit et je communiquerai vos intentions à M. Spencer.

— Je refuse absolument de procéder de la sorte, dit vivement Jefferson. Je ne vous connais pas, monsieur Scarlotti, et seul M. Spencer peut nous fixer sur ce dont il s'agit.

— C'est impossible. M. Spencer a eu suffisamment confiance en moi pour placer ses affaires entre mes mains, c'est donc moi qui dois seul m'en occuper et défendre ses intérêts.

— Voulez-vous dire que je ne peux pas voir M. Spencer?

— Non, je ne dis pas cela, mais je ne peux pas vous autoriser à avoir une entrevue avec lui. M. Spencer ne veut recevoir absolument personne.

— C'est bien, laissez-moi le voir, peut-être m'accordera-t-il une entrevue après.

— Je ne pense pas, nous verrons.

A ce moment, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi.

Jefferson reconnut le domestique pour l'individu au visage pâle et aux favoris noirs qu'il avait vu à Whitechapel, « Cipriano », ainsi l'appelait Scarlotti.

— Oh! oh! se dit le détective, ceci m'a l'air louche. Qu'est-ce que cela signifie?

Il fut convenu que Jefferson verrait M. Spencer dans l'après-midi, et en compagnie de miss Spencer et de Scarlotti, il monta au second étage de la tour.

Chaque étage se composait d'une pièce précédée d'une antichambre. L'antichambre était séparée de l'autre pièce par une porte vitrée.

Regardant à travers la vitre, Jefferson vit un homme à barbe blanche assis devant un bureau plongé dans la lecture d'un volume. De temps en temps, sa main droite tournait une page. La pièce était meublée comme un atelier. La fenêtre de la chambre donnant sur le derrière du parc était entr'ouverte.

Soudain une guêpe entra dans la pièce et vint se poser sur le livre que le lecteur tenait ouvert. M. Spencer n'y fit pas attention et continua sa lecture. La guêpe se promena ensuite sur le visage du vieillard, mais celui-ci ne parut pas s'en apercevoir et ne souleva même pas la main pour chasser d'un geste la guêpe qui se posait sur son nez, sur ses oreilles et qui finalement se glissa dans son cou entre son faux-col. Malgré cela le lecteur n'interrompait pas sa lecture et continuait de temps en temps à tourner les pages de son livre.

Dans un coin de la pièce, Jefferson aperçut une échelle en fer scellée dans le mur, à moitié dissimulée par un rideau.

Il se retourna rapidement vers Scarlotti qui se trouvait derrière lui, la figure pâle de rage.

Le détective n'hésita pas un seul instant.

— Monsieur Scarlotti, avec ou sans votre consentement, je veux pénétrer dans cette chambre.

— Cipriano! cria Scarlotti.

L'individu devait attendre sur le palier, car à peine Scarlotti l'eut-il appelé, il entra.

— Je suis le maître ici, rugit Scarlotti, Cipriano, chassez cet homme!

Instantanément, Jefferson saisit le poignet de Scarlotti et par une passe savante de jiu-jitsu l'envoya rouler à terre, le poignet brisé. L'Italien poussa un cri de douleur et de rage.

Cipriano reconnut le danger de la situation et s'empressa de sortir.

Jefferson et miss Spencer entrèrent dans la chambre et s'approchèrent du personnage assis dans la chaise.

Un seul coup d'œil leur suffit.

C'était une figure de cire automatique représentant M. Spencer.

C'était une merveille d'ingéniosité, le mannequin était actionné par l'électricité, remuant les bras, tournant la tête et fumant un cigare.

— Et mon père! s'écria la jeune fille.

Le détective se dirigea vers le coin de la pièce où se trouvait l'échelle de fer qui conduisait par une trappe à la chambre au-dessus. Là, il découvrit M. Spencer attaché au mur par une solide chaîne. Il était vivant, mais dans un état de faiblesse extrême.

La tour était solidement bâtie et les murs de la chambre avaient été soigneusement capitonnés par Scarlotti pour qu'aucune plainte ne puisse être entendue du dehors.

William Jefferson délivra le malheureux inventeur et lorsqu'il redescendit à l'étage au-dessous, il s'aperçut que Scarlotti et Cipriano avaient disparu.

Il est facile d'expliquer ce qui s'était passé.

M. Spencer avait consacré plusieurs années à perfectionner un mannequin automatique. Lorsqu'il fit la connaissance de Scarlotti, un audacieux et ingénieux coquin, il pensa que l'Italien, grâce à ses connaissances en anatomie, pouvait l'aider dans la construction de son sujet et dans ses expériences. Scarlotti l'aida en effet, mais de quelle façon! après avoir fait prendre une drogue à l'inventeur et l'avoir enchaîné dans la chambre de la tour, il s'appliqua à imiter sa signature.

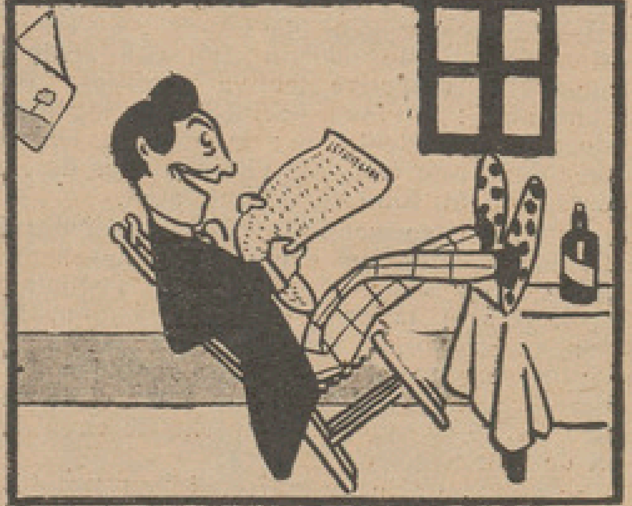
Il y réussit assez bien, sauf une légère différence à peine remarquable et qui pouvait être mise sur le compte de la santé de M. Spencer qui, supposait-on, s'affaiblissait de jour en jour.

La figure automatique avait été installée par Scarlotti dans le but de détourner les soupçons de miss Spencer qui aurait pu deviner que l'Italien avait séquestré son père.

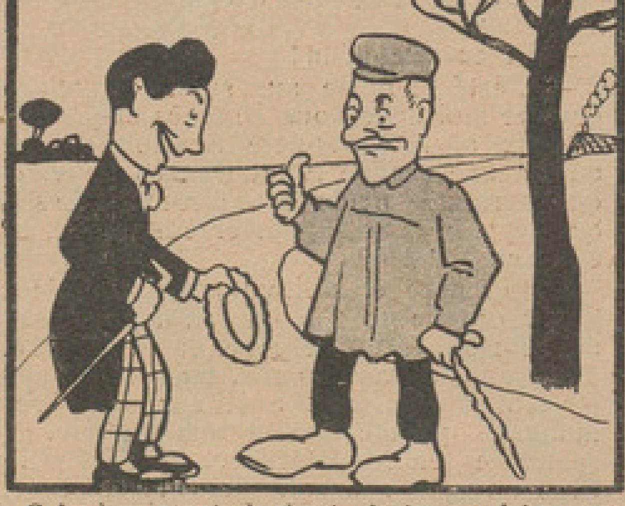
Quelques jours plus tard, Scarlotti et Cipriano furent arrêtés dans leur bouge de Whitechapel. Ils furent condamnés à dix ans de travaux forcés.

Fortunio.

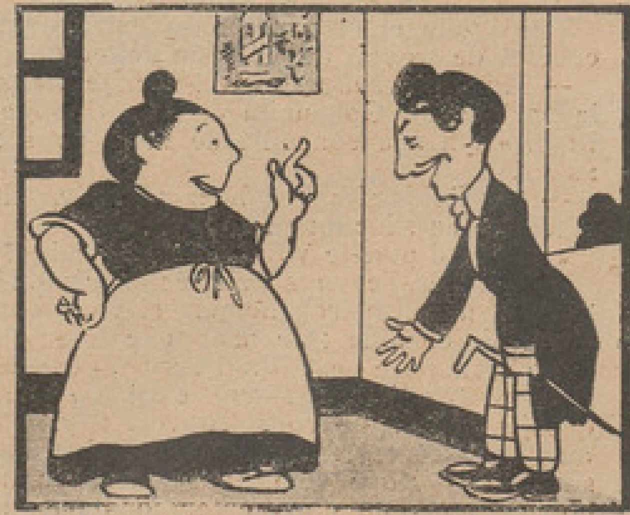
UN BON TRUC POUR ÊTRE BIEN SERVIE



Marcelin Cocalail est dans une purée noire et cherche à l'aide de quelle combinaison il pourrait bien en sortir. En lisant son journal ses yeux s'arrêtent sur une annonce de mariage. « Dame, quarante ans, jolie, distinguée, riche, épouserait monsieur sans fortune, mais très industrieux. S'adresser à Mme veuve Chaumiton, à Jessuy-les-Pieds ». « Saperlipopette! voilà une affaire où je ne m'y connais pas. »

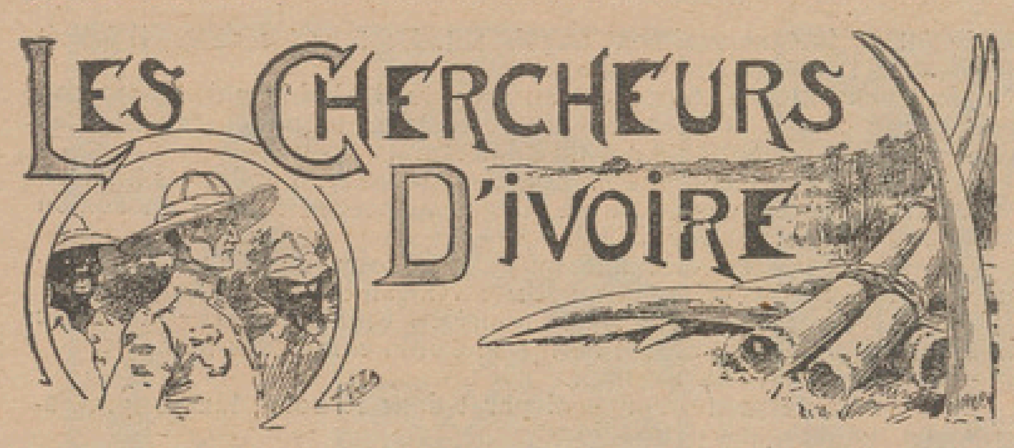


Grâce à un permis de chemin de fer que lui procure un ami, Marcelin se rend dans la localité indiquée. « Mme Chaumiton, c'est la grande auberge que vous voyez là-bas. C'est-y que vous venez pour l'épouser? fait d'un air goguenard le paysan à qui Cocalail s'est adressé. — Ça, mon ami, ce n'est pas votre affaire. Merci tout de même du renseignement. »



L'aubergiste est une maîtresse femme comptant parmi les cent-kilos. Mais la maison paraît riche et bien tenue Marcelin se présente. « Mon cher monsieur, voilà l'affaire en deux mots. Je veux me remarier parce que je ne peux pas tenir mon auberge seule. Je ne demande pas d'argent à mon futur, mais je veux qu'il soit comme défunt Chaumiton : il savait tout faire. Oh! ce n'était pas un fainéant, je vous assure. »

(Voir la suite page 7.)



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XVI

(Suite.)

Lorsque la caravane arriva à la plaine, elle se trouva tout à coup face à face avec une troupe d'une cinquantaine de cavaliers montés sur des petits chevaux fougueux, armés de fusils et vêtus à peu près à la mode arabe.

Le chef se détacha et fit impérieusement signe de s'arrêter.

Harley, Garino et Barao qui parlaient couramment le dialecte en usage dans l'Ouran s'avancèrent et parlementèrent.

La consigne était rigoureuse : nul Européen ne devait pénétrer sur le territoire gouverné par Matobou.

Pourtant, il devait y avoir des ordres secrets de contrevenir à la loi en cette occasion, car Harley finit par obtenir la permission d'approcher de la capitale du sultan, où un nouveau conciliabule aurait lieu avec un envoyé de Matobou.

— Allons, mes enfants ! s'écria Durlot. Il s'agit de nous présenter gaillardement devant ces gens. Faisons un peu de toilette !

Et, il fut entendu que l'on camperait deux jours pour se refaire des fatigues et des angoisses des semaines précédentes.

L'on était à proximité d'habitations ; l'on se procurait aisément des vivres et dans la rivière voisine on lava activement les vêtements souillés et fripés.

Au départ, la caravane avait vraiment bon air. Les vêtements des Ooua-Gouanas éclataient de blancheur ; sur leur tête se drapaient des turbans de couleur voyante ; les armes fourbies des Somalis luisaient. Les femmes ravies se paraient d'atours neufs dus à la générosité d'Harley.

Les chefs avaient arboré également les costumes blancs de cérémonie aux manches desquels des galons d'or marquaient les rangs respectifs.

Soliman se montrait particulièrement fier de sa batterie de cuisine, qui étincelait sur les charges de deux hommes attachés au service spécial de la cuisine et des tentes.

— Hein ?.... Soleil moins brillant que derrière des marmites à Soliman !...

A mesure que l'on avançait, de nouvelles troupes de cavaliers de mieux en mieux habillés et montés venaient se joindre à la précédente escorte. Quand on arriva en vue des murs de Faroua, la capitale de l'Ouran, Vallençais estima à quatre cents le nombre de cette troupe.

Alors, se présentèrent trois vieillards sur de superbes chevaux, avec des selles richement brodées, qui communiquèrent les ordres de Matobou. La caravane camperait à l'endroit où elle se trouvait, et seuls Harley, son docteur et son jeune compagnon seraient admis auprès du sultan.

Le « jeune compagnon » spécialement désigné était Camille Sol.

L'on ne pouvait qu'obéir, et, du reste, rien dans l'accueil froid mais pacifique fait à la caravane ne pouvait faire craindre une trahison de la part du roi de l'Ouran.

Donc, le lendemain matin, Vallençais, Pitache et Camille Sol enfourchèrent joyeusement les belles montures qu'on leur présenta, et suivirent résolument leurs introducteurs.

Comme les villes arabes, Faroua était un amas de constructions presque sans ouvertures extérieures, avec des ruelles étroites, souvent voûtées et formant un vrai labyrinthe.

L'on fit descendre les voyageurs devant une petite porte basse ; ils suivirent un long couloir sombre, et brusquement se trouvèrent devant un merveilleux jardin entouré d'arcades, planté de grenadiers et d'orangers en fleurs, ainsi que de palmiers d'un superbe vert, grâce à l'eau des bassins dans lesquels leurs racines trempaient.

Dans une salle richement meublée à l'orientale et où, cependant, se voyaient des objets de provenance européenne, Matobou parut.

Vêtu d'un ample caftan de velours rouge brodé d'or, d'une robe de satin vert pâle et coiffé d'un turban de soie de Chine citron pâle brodé d'or, c'était un homme d'environ trente-cinq ans, l'air intelligent et fier, le teint très noir mais les traits réguliers et fins.

Il s'exprimait en arabe très pur, ce qui permettait à Harley et à Camille de converser avec lui librement.

Il parla tout de suite, avec une franchise bien rare en Orient, s'adressant à Vallençais avec bienveillance.

— Je sais que tu es Français et que tu viens en mon pays dans un simple but de commerce. Jusqu'à présent, je me suis refusé à toute transaction, parce que je ne veux souffrir aucune influence étrangère sur mes terres. Mais, je nouerai volontiers des relations avec toi, parce que j'ai besoin de beaucoup d'or, d'armes et de munitions pour soutenir une guerre importante contre des peuplades barbares qui menacent mes territoires. Elles sont soutenues par les Anglais, qui convoitent mes domaines et voient avec dépit ma puissance. Viens, suis-moi, je veux te montrer les richesses dont je dispose.

Il emmena ses hôtes dans une cour intérieure où l'on trouva plusieurs palanquins dans lesquels les voyageurs et le sultan s'étendirent. Les nègres qui les portaient partirent d'un bon pas et l'on parcourut une infinité de salles, de cours, d'espaces incultes, de vergers, même un véritable bois où couraient des gazelles et des antilopes apprivoisées. Enfin, l'on descendit devant un immense hangar, dont les serviteurs du sultan ouvrirent les portes.

Alors, les voyageurs stupéfaits virent le long des murailles et autour des colonnes supportant la toiture des centaines et des centaines d'admirables défenses d'éléphants dressées debout.

Il y avait là pour plusieurs millions d'ivoire !...

— Miséricorde ! murmura Pitache comment a-t-on pu trouver tant d'éléphants !... il y en a donc comme des moustiques dans ce pays !...

Le ministre du sultan expliquait :

— La chasse à l'éléphant est défendue dans tout le royaume, sous peine de mort ; elle ne peut être faite que par les chasseurs de Sa Majesté. De plus, chaque année, des victoires sur les peuples voisins ont amené de nouveaux tributs.

Droit, un sourire orgueilleux aux lèvres, Matobou se promenait au milieu de son trésor. Une piste tracée sur le sol montrait que c'était pour lui un lieu de promenade habituel.

Pitache murmura à l'oreille de Camille :

— Voilà un gaillard qui se séparera de sa chère collection avec bien de la peine !...

Lorsqu'on revint dans les appartements du roi, les présents offerts par Vallençais étaient disposés sur des coussins de velours dans la salle d'apparat.

C'étaient des armes de chasse et de guerre de toute beauté, une pendule Louis XVI et des candélabres, véritables merveilles de l'orfèvrerie parisienne, et enfin le phonographe qui avait joué un rôle pendant la marche de la caravane.

Matobou parut excessivement touché de la qualité artistique de ces objets qu'il savait apprécier.

— Il est enchanté qu'on ne l'ait pas traité en roi sauvage, en lui offrant des joujoux ridicules, remarqua Pitache.

En effet, la cordialité du sultan prit une nuance de plus d'affabilité. Il congédia la plupart des gens de sa suite, et durant le repas qu'il offrit, il demanda tout à coup à Camille qu'il avait feint jusqu'alors de prendre pour un jeune homme :

— Pourquoi la jeune femme, a-t-elle encouru la haine des fakirs hindous... une haine formidable qui l'a précédée ici ?

Harley tressaillit et regarda le sultan avec surprise, tandis que Camille pâlissait :

Matobou sourit avec orgueil.

— Oh ! ici, nous savons tout !...

Et il ajouta :

— Au sortir de mon royaume, sur la route que vous devez suivre pour regagner la côte, vous traverserez un pays d'ordinaire pacifique, mais en ce moment plein d'embuscades et de guerriers. Et, parmi ceux-ci, vous verrez des chefs blancs et des hindous, ligués contre vous deux.

Frappé d'étonnement, Harley questionnna :

— Contre nous ?

En paroles brèves et précises, le sultan lui apprit que, depuis le départ de la colonne, des Anglais soulevaient les peuplades sauvages et qu'ils étaient secondés par un certain nombre d'Hindous venus de Zanzibar et de plus loin dans l'intention expresse de s'emparer de la jeune femme ; tandis que les Anglais voulaient massacrer Vallençais.

Le sultan conclut :

— Comme la raison de ces projets est de substituer des Anglais à la maison de commerce qui t'envoie, et que je ne veux point m'entendre avec l'Angleterre, je te soutiendrai et nous déjouerons ces intentions. Tu sortiras d'ici acompagné d'une partie de mon armée et nous massacrerons tes ennemis.

Après le repas, des danseuses et des musiciens envahirent la salle et exécutèrent des pas, des simulacres de combats, des danses étranges et curieuses. Puis, ce fut le tour des jongleurs et des acrobates.

Enfin, la perle de la fête se présenta. C'était une jeune fille au teint bronzé, aux noirs bandeaux lissés sur les tempes, avec un bijou enfilé dans l'une de ses narines, vêtue de gazes lamées d'or et les bras et les chevilles couverts d'anneaux de la plus riche orfèvrerie orientale.

— Une bayadère hindoue ! fit Camille avec étonnement.

Légère, souple et gracieuse, la jeune fille dansait, agitant des guirlandes de fleurs de grenadier, ou faisant tinter de petites cymbales de cuivre entre son pouce et son index.

A un moment, elle s'arrêta brusquement devant Camille Sol, et la regarda fixement, insensément, en murmurant des paroles en une

langue inintelligible, sauf pour l'amie d'Harley ; car, le visage soudain pâli d'effroi, celle-ci balbutia une réponse dans le même idiome.

Enfin, Camille, à l'étonnement et à la terreur de l'assistance, fut prise d'une syncope et se renversa en arrière, les yeux clos, les membres rigides.

Harley s'élança ainsi que Pitache.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le docteur palpait et auscultait la jeune femme.

— Un simple évanouissement !

Dans l'émoi qui suivit cette scène, les danseuses et les musiciens s'étaient éclipsés. Lorsque Camille revint à elle, il n'y avait plus dans la salle que ses amies, le sultan et quelques serviteurs.

La faiblesse de la jeune femme était telle qu'il fallut la ramener immédiatement au camp.

Là, interrogée par ses amies, après un long sommeil dans lequel elle reprit ses forces, elle déclara avoir complètement perdu le souvenir des paroles échangées avec la danseuse. Pourtant, un souci creusait une ride en son front.

— Harley, il y a de la magie et de l'hypnotisme là-dedans, déclara-t-elle. Certainement, cette femme est affiliée à ceux qui me poursuivent, et je crains qu'elle ne m'ait fait révéler quelque chose touchant cette pierre de lune qu'il importe tellement aux fakirs de reconquérir.

Harley haussa les épaules avec contrariété.

— Eh ! rendez-leur donc cet absurde fétiche !

Mais Camille serra les dents.

— Jamais ! fit-elle avec obstination. Peu m'importe qu'ils me tuent ou me torturent !... La pierre de lune restera où elle est !...

XVII

LA MARCHE PÉRILLEUSE

La caravane avait déjà accompli deux jours de marche, accompagnée d'un fort effectif de guerriers de l'Ouran.

Une partie de ceux-ci, vêtus à l'arabe, étaient armés de fusils ; les autres, faisant partie de peuplades alliées, portaient sur leurs corps nus et peints des ceintures de peaux de bêtes sauvages, des ornements barbares. Leur armement était composé de lances, d'arcs ou de zagaies.

L'on avançait maintenant en pleine brousse ; sur des territoires non soumis à Matobou, et où l'ennemi avait été signalé à plusieurs reprises sans qu'il en vint à un engagement.

Soudain, un des éclaireurs revint en hâte annoncer qu'un fort parti de Massaïs se tenait embusqué derrière les troncs d'un bouquet de bois, prêt à se précipiter sur la troupe en marche.

Collin, très excité par la perspective d'un combat, eut un rire :

— Gare à vous, les lapins !... Si vous sortez de vos terriers, vous aurez du plomb dans les oreilles !

Harley grimpa à un arbre pour reconnaître le terrain alentour, et ayant aperçu un amas de roches qui pouvaient constituer un avantageux abri, il y dirigea ses hommes, en même temps que quelques Ouraniens se chargeaient d'attirer les agresseurs vers ce lieu.

Les porteurs, les femmes, et les ballots, étaient déjà rendus derrière les rochers lorsque les Massaïs s'aperçurent du mouvement de la caravane. Aussitôt, poussant l'épouvantable cri de guerre, emplissant l'air de leurs clameurs furieuses, ils s'élancèrent pour couper le passage aux Somalis et à leurs alliés.

Avant qu'ils eussent pu faire usage de leurs armes, une décharge de mousqueterie fit une trouée parmi eux, et les cris de douleur se mêlèrent aux exclamations de rage. Vaillants, les survivants continuèrent leur marche en avant ; mais, ils rencontrèrent une troupe d'Ouraniens sauvages, et ce fut un terrible corps à corps. Le sang coulait à flots, les cadavres des deux partis s'amoncelaient.

— A la rescousse ! s'écria Durlot, en entraînant une douzaine de Somalis, le revolver au poing.

Et l'on fusilla presque à bout portant les ennemis.

Il y eut un répit, pendant lequel on gagna l'abri des rochers ; tandis que, en hâte, les vainqueurs dépouillaient les vaincus de leurs armes et de leurs bijoux.

Cependant, une nuée d'autres sauvages s'avançaient rapidement, disséminés dans la brousse rampant et se dissimulant de leur mieux.

— Attention ! commanda Harley. Laissons-les approcher, et que à mesure qu'ils paraîtront, chacun abatte son homme !...

Barao, tout haletant, revenait d'une reconnaissance.

— Chef !... une troupe commandée par un blanc arrive sous bois, pour nous prendre à revers !

— Collin ! occupe-toi de ceux-ci ! Vous, Durlot, emmenez une trentaine d'hommes avec vous, en vous cachant, de manière à attaquer par le côté gauche les Massaïs qui nous assaillent ; ensuite, vous vous jetterez sur la droite de l'ennemi nouveau qu'on nous signale...

— Bien, commandant, on les nettoiera !...

Brusquement, un spectacle inattendu stupéfia les assistants et les cloua momentanément au sol !... Au milieu d'eux, des roches se soulevaient, roulaient à droite et à gauche, découvrant l'ouverture d'un souterrain ignoré, par lequel des ennemis s'élançaient, la zagaie à la main !...

Enfin, Vallençais se ressaisit.

— Alerte !... Vous autres, restez à votre poste !... Bill ! Jeddy ! !... Audet ! à moi !... Ecrasons-les avant qu'ils ne sortent !...

Ce fut un instant vraiment angoissant. De tous les côtés, il fallait répondre à l'attaque simultanée !...

Vingt Ouraniens s'élancèrent au secours de Jeddy qui, tenant son fusil par le canon, et exécutant un vertigineux moulinet, fauchait les têtes des Massaïs débouchant du souterrain.

— Halloo !... Au couteau !... Embrochez-les !... Fendez-les !... étripez-les !... hurlait-il, les joues en feu, se démenant comme un démon et semant la mort autour de lui.

Cependant, agiles et malfaisants, beaucoup de Massaïs échappaient à ses coups et la lutte avec les Ouraniens était sanglante.

Du côté du bois, une fusillade nourrie s'échangeait, car la troupe du blanc inconnu était armée de fusils. Collin enleva ses hommes.

— Chargeons !... En avant !...

Et la vaillante petite troupe disparut dans le bois ; tandis qu'éclataient de nombreuses détonations.

Cependant, un sauvage adroit avait réussi à jeter un lien autour



A un moment, elle s'arrêta devant Camille Sol et la regarda fixement..

des jambes de Jeddy et l'avait renversé, impuissant à se défendre. Dix lances se levaient sur lui !...

— A moi ! cria Harley qui avait mis la baïonnette au fusil et chargeait, jonchant sa route de cadavres sanglants.

Une décharge balaya les assaillants de Jeddy.

C'étaient Pitache, Camille Sol et Garino, embusqués derrière un rocher, et qui envoyaient une mort sûre, de leurs carabines à répétition.

— Hoho ! hoho ! vociférait Soliman, le nègre colossal, qui paraissait encore plus grand, juché tout au haut d'une roche qu'il avait escaladée. Attention, là-dessous !... Voilà pour crânes, sales nègres !...

Et, prodigieusement fort, il détachait des quartiers de roches et les précipitait sur les Massaïs.

Durlot, ayant eu raison des agresseurs de la plaine, revenait au centre avec ses hommes. Les Ouraniens rassemblés, leurs lances au poing, piquaient en avant, d'un élan furieux. Ce fut dès lors, la victoire assurée, et un affreux carnage de l'ennemi.

Victor Collin reparut, radieux, la sueur et le sang coulant de son front légèrement balafré.

— Enfoncés !... massacrés ou en fuite !... Et nous n'avons qu'un mort et trois blessés !...

Sans pitié, les Ouraniens achevaient tous leurs ennemis hors de combat, d'un violent coup de massue appliqué sur le crâne ; et les gémissements et les cris ne tardèrent pas à s'éteindre.

On enterra les morts de la troupe, et ceux des ennemis furent portés dans la brousse, où ils seraient promptement la proie des hyènes et des chacals.

Les pertes totales étaient de dix Ouraniens et de trois Somalis. Dix-sept blessures de moyenne gravité, et d'innombrables égratignures se répartissaient entre les membres de la caravane et leurs alliés.

Pitache, aidé de Camille Sol et de deux Voua-Gouanas qu'il avait dressés au métier d'infirmiers, se multipliait.

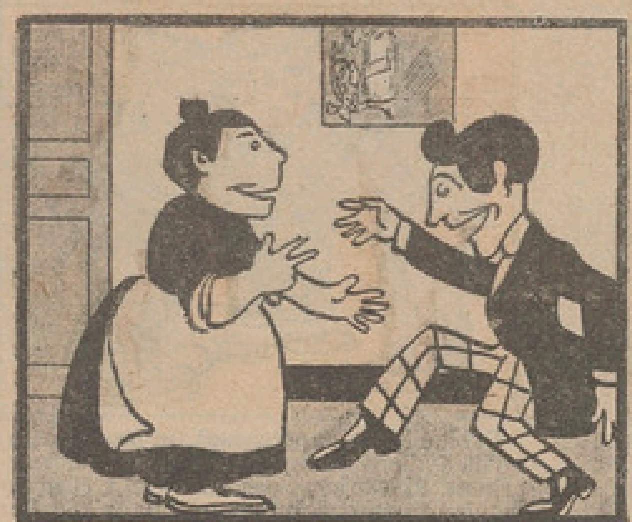
Victor Collin prit Harley à part.

— Capitaine, vous me croirez si vous voulez, mais le chef de la bande que j'ai poursuivie, c'était notre mort de l'autre jour.

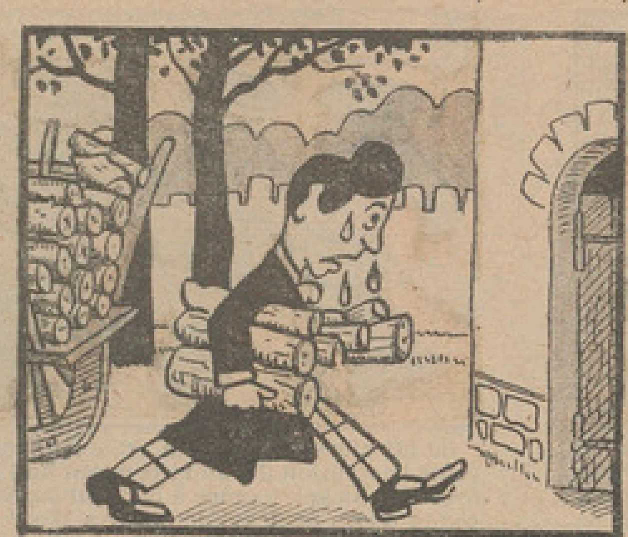
— Que veux-tu dire ?

(A suivre.) DANIEL H VE.

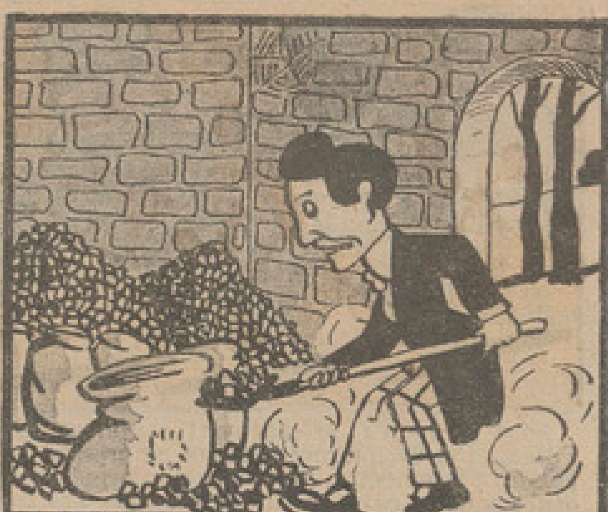
UN BON TRUC POUR ÊTRE BIEN SERVIE *(Suite et fin.)*



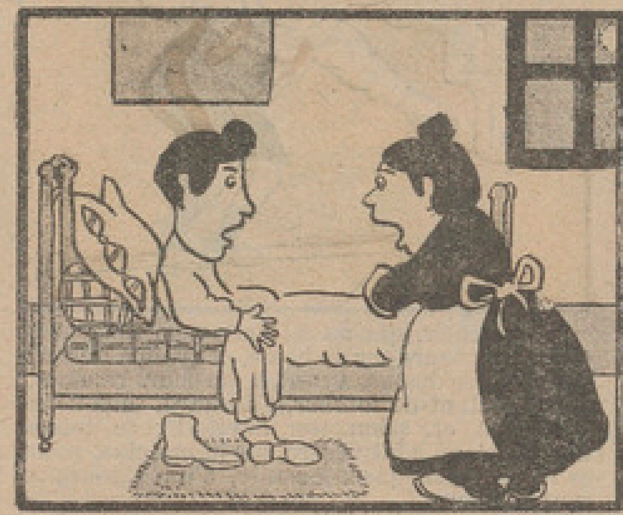
« Madame, proteste Cocalail, j'ai une adresse de chimpanzé, la force d'un bœuf et le courage d'un cheval. Prenez-moi, vous serez satisfaite. — Ah ! mais ça ne va pas si vite que ça, mon bon ami. Avant de dire oui, faut que je vous voie à l'épreuve. Voici ce que je vous propose : vous allez rester chez moi pendant un mois. Ça ne vous coûtera rien : vous serez nourri, blanchi et couché ; je verrai bien à votre façon de me donner un coup de main si vous êtes courageux »



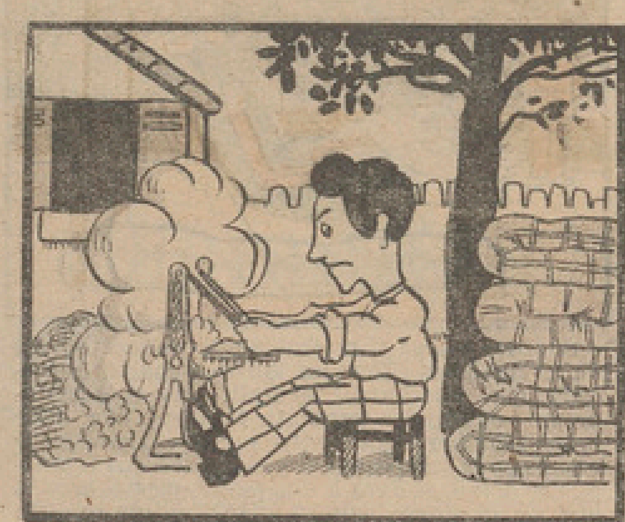
« Ça y est, ma fortune est faite, pense joyeusement Marcelin. J'accepte, Madame Chaumiton, vous allez me juger à l'œuvre. — Bon, tenez, voilà une voiture de bois qu'on vient d'apporter, déchargez-la. Après vous scierez le bois et le rentrerez dans le bûcher. » Cocalail fait la grimace, mais comme la veuve a ajouté que défunt son homme en aurait eu pour quelques heures, le prétendant se met à la besogne sans même prendre le temps de souffler.



Le bois étant scié et rentré, Mme Chaumiton vient trouver Marcelin. « Dites donc, l'ami, il faut porter cinq cents kilos de charbon chez le maire... Il fait encore jour... — Mais c'est que je ne suis pas charbonnier, s'exclame Cocalail éreinté. — Pas charbonnier ?... En voilà des raisons ! Défunt mon homme livrait le charbon et il vous valait bien. — Bon, je vais emplir les sacs, » se hâte de dire le pauvre diable qui pense à part soi : « On ne livrera pas du charbon tous les jours. »



L'infortuné Cocalail revient à l'auberge noir comme un nègre, car il a fallu monter les sacs de charbon au deuxième étage. Mme Chaumiton a dîné et il doit se contenter d'un fricot froid. A quatre heures l'aubergiste vient le réveiller. « Hop ! paresseux descendez vite au jardin et labourez-moi ce grand carré. Après vous y planterez des pommes de terre. — Oh ! comme tout ça va changer quand nous serons mariés ! » ronchonne Marcelin tout en labourant.



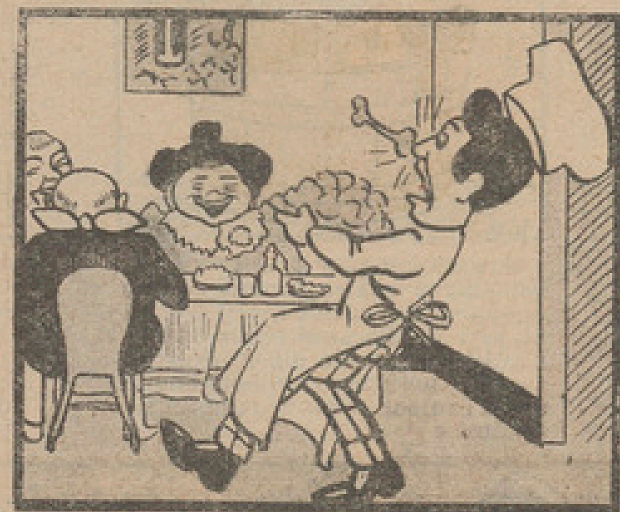
« Dites donc, Cocalail, savez-vous faire les matelas ? — Pas du tout... Il faudrait que je sois matelassier à présent ? — Mon homme les faisait comme pas un, répond froidement la veuve. — Après tout, ça ne doit pas être bien difficile. — Mais non, il ne faut pas craindre la poussière, voilà tout. Je vous donne les outils... il y en a dix-sept à faire. » Pendant trois jours Marcellin fait fonctionner des peignes de fer.



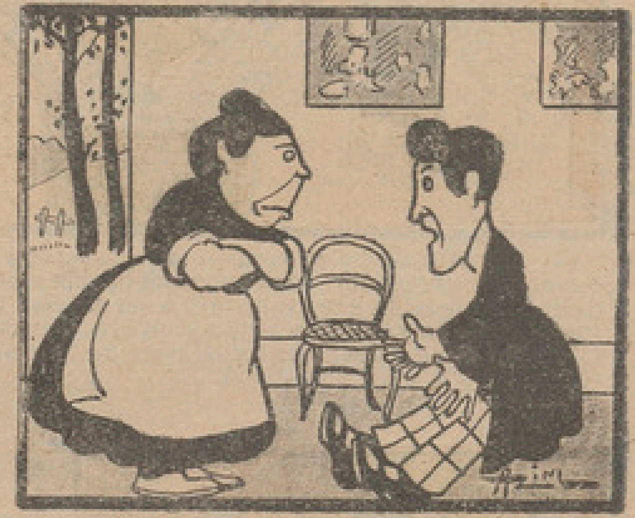
Chaque jour apporte une besogne nouvelle. Mme Chaumiton veut décidément un homme à tout faire. C'est ainsi que Cocalail doit ramoner la cheminée, repeindre la maison, raccommoder les meubles. « Ce n'est pas un mariage... ce sont les travaux forcés... Oh ! quand nous serons mariés, ce que je vais me rattraper !.. » Un soir Mme Chaumiton apporte un costume de chef. « Vous êtes de cuisine demain, mon garçon. J'ai un banquet chez moi. »



« Mais madame, je n'ai aucun talent culinaire. — Tant pis. Feu Chaumiton était le premier maître queux de France. — Alors je ferai la cuisine ! je ferai d'excellente cuisine. — A la bonne heure. Ah ! j'oubliais. Il faudra tuer un cochon ce soir et vous passerez la nuit à faire du boudin, de la saucisse et de l'andouille... c'est la renommée de la maison. — Oh ! je la mordrais ! » pense Cocalail tandis qu'il consacre sa nuit à son apprentissage de charcutier.



Ce n'est pas le tout. Après avoir préparé le repas, l'infortuné Cocalail doit faire le service du banquet. Service fort désagréable, car les convives se moquent de lui et ne se gênent pas pour lui envoyer à la tête des os et des bribes de nourriture. « Patience ! patience ! rage Marcellin, l'heure de ma revanche approche. »



Le lendemain Cocalail vient trouver l'aubergiste. « Madame, il y a exactement un mois que je suis chez vous. J'ai fait les plus rudes besognes. A quand notre mariage ? — Notre mariage ? moi épouser un fainéant comme vous ? Voilà monsieur qui vient de Paris pour voir si je veux l'épouser. » L'infortuné Cocalail comprend trop tard le truc ingénieux à l'aide duquel Mme Chaumiton a d'excellents domestiques sans les payer.

PROCHAINEMENT
NOUS PUBLIERONS
UN ROMAN SENSATIONNEL :

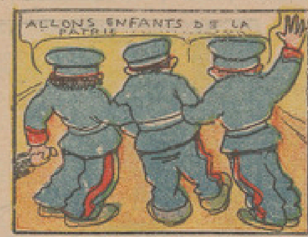


Les Aventures D'UN ENFANT PERDU

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite).*



Nous avons vu précédément comment Ribouldingue, Filochard et Croquignol s'étaient empressés de prendre la poudre d'escampette, après avoir enfermé un malheureux *bistro* dans sa cave, et l'avoir dévalisé. Les trois amis ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent mis entre eux et leur infortunée victime une distance respectable



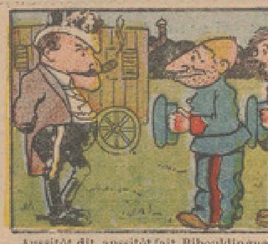
Ce fut alors la bombe, la vraie bombe dans toute l'acception du mot; pendant huit jours, les Pieds Nickelés, grâce à l'argent *barboté* au *chand d'vin*, ne dessoûlèrent pas. Il passèrent leurs journées et leurs nuits à se trimbaler de mastroquet en mastroquet, buvant et chantant à tue-tête



Si bien qu'ils s'aperçurent un beau matin qu'ils avaient mangé (bu plutôt) tout leur argent. Plus le sou; pas un rotin. C'était la *mouise*, la purée complète : que faire? La situation n'était pas très gaie, car si les trois copains avaient beaucoup bu pendant ces huit jours, ils n'avaient en revanche guère mangé et la faim se faisait sentir



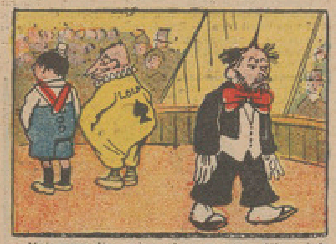
Par hasard, comme ils arpentaient le trottoir d'un air triste, Croquignol et ses dignes associés virent une grande affiche sur un mur, qui attira leur attention. Ils en prirent connaissance et tressaillirent aussitôt de joie. Un grand cirque ambulant avait besoin de plusieurs sujets: clowns, acrobates, etc. « V'là notre affaire, dit Filochard; si on allait se présenter?



Aussitôt dit, aussitôt fait. Ribouldingue, Filochard et Croquignol allèrent trouver le directeur du cirque qui, ayant un besoin urgent de personnel, les engagea sur-le-champ tous les trois comme clowns. Les Pieds Nickelés entrèrent immédiatement en fonctions..



...et ayant troqué leurs uniformes contre des costumes plus appropriés à leur nouveau métier, ils prirent place sur l'estrade du cirque pour *la parade* qui devait précéder la représentation. Ce nouveau genre d'existence leur plaisait infiniment, et tous trois prirent goût à faire les plus vilaines grimaces et à exécuter les tours les plus variés



Mais une discussion, et aussi une petite pointe de jalousie professionnelle vint un jour mettre le discorde parmi *la bande*. Ribouldingue, dans son rôle d'Auguste, était obligé de se laisser flanquer de nombreuses gifles (à la grande joie des spectateurs) et il était jaloux de voir que Croquignol et Filochard récoltaient tous les *bravos* tandis que lui ne récoltait que les *calottes*.



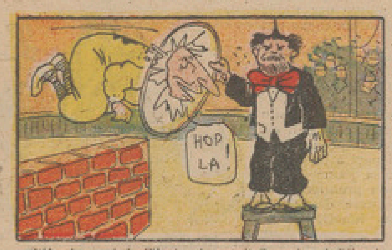
Sournoisement il résolut de se venger de ses deux collègues. Tous les jours à chaque représentation, Filochard exécutait, avec une maladresse voulue, des tours sur la barre fixe, et se laissait tomber à plat ventre sur un matelas placé exprès pour cela. Ribouldingue, qui avait remarqué ce détail, se livra à une petite opération sans être vu. Quelques instants avant l'entrée en piste de Filochard, à la représentation suivante..



...ce dernier, qui ne se doutait de rien, exécuta deux tours sur sa barre, et grimpa debout en équilibre dessus. Ayant, à plusieurs reprises, fait semblant de tomber, Filochard, se pencha en avant et, selon son habitude, se laissa dégringoler à plat ventre sur le matelas, pour se remettre sur pieds ensuite, d'un vigoureux saut périlleux



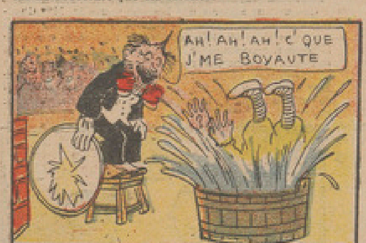
« Attention! une! deux et trois! » Plouf! Filochard se laissa tomber, mais au lieu de se relever prestement à l'aide d'une pirouette, il se mit à pousser des hurlements épouvantables, en se tenant le *bidon* à deux mains. Ribouldingue avait tout simplement placé un gros pavé sous le matelas et l'infortuné Filochard était venu s'écraser les boyaux dessus. Personne ne découvrit le coupable.



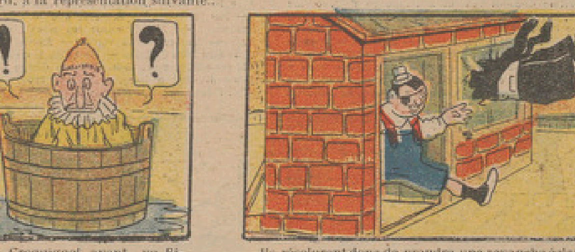
S'étant vengé de Filochard, restait Croquignol. Ribouldingue trouva le moyen de lui jouer une sale blague. Justement, Croquignol exécutait un tour qui permettait à Ribouldingue d'exercer facilement sa vengeance. Au moyen d'un tremplin, Croquignol s'élançait et sautait par-dessus un mur en bois, tout en traversant un cerceau de papier, tenu par Ribouldingue



Le lendemain, Croquignol s'apprêtait à exécuter son *numéro* habituel, et il prit son élan. « Attention, mossié Auguste, je montrais vous une petit tour épatante. Regardez, Attention! une deux trois. all right! »

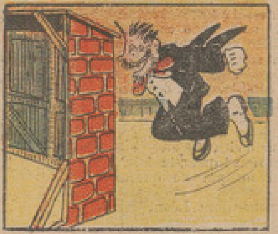


Croquignol traversa le cerceau de papier et vint tomber de l'autre côté dans un grand baquet rempli d'eau que Ribouldingue avait placé à cet endroit. Les spectateurs, croyant que c'était *convenu d'avance*, rigolaient comme des bossus. Oh! pour un tour bien réussi, celui-là était bien réussi.



Mais Croquignol ayant vu Ribouldingue qui se tordait comme une baleine, il eut un soupçon et en fit part à Filochard. Celui-ci, qui n'avait pas encore digéré *le pavé*, accusa nettement Ribouldingue d'être l'auteur de ces deux mauvaises farces

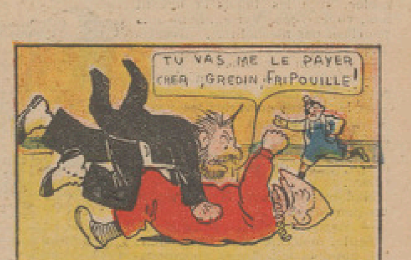
Ils résolurent donc de prendre une revanche éclatante. Chaque représentation se terminait par une pantomime burlesque, dans laquelle Croquignol, Ribouldingue et Filochard se poursuivaient à travers une maison en passant par le toit ou en sautant par la fenêtre dont les carreaux étaient en papier. C'était justement Ribouldingue qui sautait à travers la fenêtre tandis qu'il était poursuivi par ses deux collègues.



Quand, à la représentation suivante, après l'aventure du baquet, vint le moment pour Ribouldingue de passer à travers la fenêtre *en papier*, il prit son élan, et d'un bond violent arriva tête baissée sur la fenêtre.



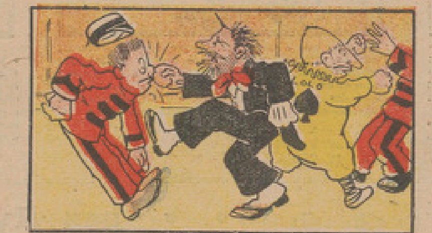
Mais, au lieu de passer à travers, il vint s'écraser le piton contre les carreaux et se cassa trois dents. Croquignol et Filochard avaient cloué une planche épaisse derrière la fenêtre en papier, et dame, malgré son élan, Ribouldingue n'avait pas pu passer à travers, cela se comprend, mais en revanche, il était venu s'aplatir *la brioche* dessus, de la plus belle façon.



Devinant que Croquignol et Filochard devaient être les auteurs du coup, il se releva furieux et bondit sur Croquignol qui riait à gorge déployée, en voyant la tête que faisait Ribouldingue dont le *pif* était endommagé. Voyant que Ribouldingue avait le dessus, Filochard, qui se trouvait tout près, vint au secours de Croquignol. Ce fut une véritable bataille.



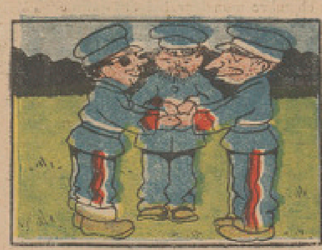
Immédiatement, plusieurs employés du cirque s'élancèrent sur la piste pour mettre fin au scandale provoqué par ce pugilat. Mais alors se passa une chose inattendue. Dès qu'ils virent arriver le personnel pour les séparer ..



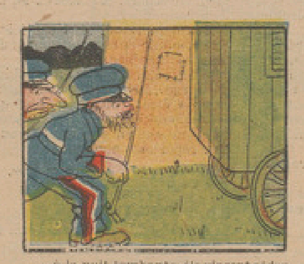
... les trois combattants se relevèrent comme un seul homme et tombèrent à bras raccourcis sur les infortunés employés qui venaient se mêler de leurs affaires. Ceux-ci reçurent une grêle de coups de pied et de coups de poing, et furent obligés de battre en retraite pour aller chercher du renfort.



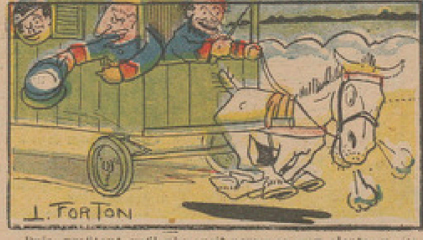
Peu après, Croquignol, Ribouldingue et Filochard furent *vidés* avec tous les honneurs dus à leur rang et le directeur du cirque les envoya *se faire pendre* ailleurs, en faisant remettre à chacun d'eux un formidable coup de souliers au derrière, en guise d'appointements.



Devant leur infortune, les trois Pieds Nickelés se réconcilièrent et résolurent de quitter sans retard cet endroit si peu hospitalier. Ils tinrent conseil sur ce qu'ils allaient faire, et...



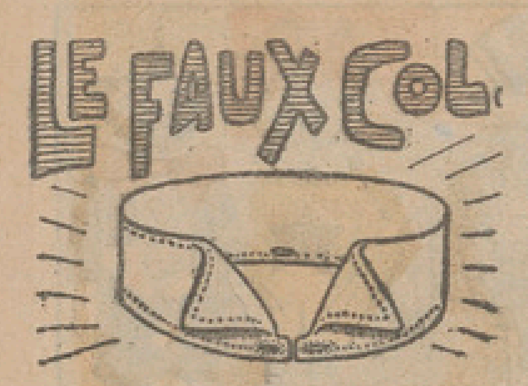
... à la nuit tombante, ils vinrent rôder autour des tentes du *cirque*. Un des chevaux broutait, attaché à un piquet. En trois temps et quatre mouvements, les trois compagnons lui passèrent un harnais sur le dos, et l'attelèrent à une des roulottes inoccupées.



Puis, profitant qu'il n'y avait personne aux alentours, ils grimpèrent dans la roulotte et... hue, cocotte! Le canassor, enveloppé d'un vigoureux coup de fouet, partit au petit galop, emmenant Croquignol Ribouldingue et Filochard à la recherche de nouvelles aventures.

(A suivre.)

LE FAUX COL



Mme Lebœuf lit son journal; il est dix heures du matin et, par cette belle matinée de printemps, le soleil entre gaiement dans la salle à manger, inonde de taches d'or le tapis de la table et vient se jouer sur les sandales jaunes de la très vénérable dame. Puis voilà ce petit inconvenant qui se met à grimper les sandales sur les genoux, des genoux sur la poitrine, si bien qu'incommodée des rayons lumineux, la liseuse doit interrompre un moment son fait divers. Elle pousse un gros soupir, puis appelle sa bonne.

— Surtout, Marie, veillez bien au gigot, monsieur ne l'aime pas trop cuit.

— Soyez sans crainte, madame, il sera parfait.

— Bien, ma fille, allez!

La bonne sort, madame la rapelle aussitôt.

— A propos, Marie, avez-vous vu ce crime atroce qu'on a commis aux Lilas?

— Cette bonne dame qu'on a tuée dans son lit?

— Oui celle-là même. Eh bien les assassins sont arrêtés. Oh! les misérables, si je les tenais là devant moi, voyez-vous, Marie... Je ne suis pourtant pas méchante...

Marie approuve:

— Oh! non, madame!

— Je ne suis pas méchante, reprend la dame, mais pourtant ceux-là, je leur crèverais les yeux, je leur arracherais la langue, je leur...

Marie est blanche, madame est rouge, l'une de peur, l'autre de colère.

Madame se calme, Marie respire un peu mieux.

— Marie, allez voir votre gigot.

Seule, madame se replonge dans cet horrible fait divers en compagnie de ces immondes individus. Elle veut lire un petit conte, mais son esprit est encore trop plein de détails cruels, elle voit la scène du



crime, elle entend les cris de la victime, le sang aveugle ses regards elle est tout hypnotisée par ce qu'elle vient de lire.

Elle s'imagine qu'on marche dans la pièce, elle regarde, puis pense encore au meurtre, elle se dit que leur maison n'est pas bien sûre, qu'on pourrait les assassiner peut-être.

Soudain elle se lève, pâle, chancelante d'effroi.

Elle veut pousser un cri: une plainte imperceptible sort de ses lèvres; on a marché, le parquet a craqué, il n'y a aucun doute. On frappe à la porte, alors elle respire un peu mieux et peut dire:

— Entrez!

C'est la bonne qui vient prendre de nouveaux ordres.

Dès qu'elle sort, Mme Lebœuf rit de sa peur. Pourtant, afin de se bien persuader qu'elle n'a pas tout à fait tort, elle va à son armoire et prend un gros porte-monnaie plein de pièces. Puis, jetant un coup d'œil circulaire autour de la pièce, et avançant sur la pointe des pieds elle dépose au fond d'un cache-pot sa petite fortune.

Mme Lebœuf sourit cette fois, maintenant ils peuvent venir, les voleurs. Roulés, roulés jusqu'au bout! plus un centime dans l'armoire.

Elle reprend son journal; enfin elle peut lire le petit conte, il est bien joli, le petit conte; c'est un beau cavalier qui part à la guerre et de là il écrit à sa jeune épouse l'impression de son premier combat. Mme Lebœuf ouvre de grands yeux derrière ses lunettes d'or. Elle poursuit sa lecture quand deux terribles mains s'abattent sur ses épaules; elle pousse un cri déchirant.

— Eh bien, poupoule, t'as peur, ma chérie?



C'est M. Lebœuf qui rentre de son usine.

— Oh! que tu m'as fait peur, Léon! C'est idiot, ça!

— Voyons, poupoule, pas de moue, vite à table.

Madame sonne, Marie paraît.

— Servez vite, ma fille, nous avons à sortir monsieur et moi.

Le gigot est bientôt sur la table; monsieur prend un long couteau et l'enfonce, un jus odorant s'échappe de la tranche, monsieur sourit, madame aspire béatement.

— Tu sors tout à l'heure, mon ami?

— Oui, ma chérie, et je suis très pressé, et j'ai à peine le temps de déjeuner.

— Alors tu ne m'attendras pas?

— Oh! impossible, mon coco. Pense, il faut qu'à deux heures je sois à...

Et il continue l'énumération de ses longues courses. Soudain il étouffe et tousse comme un malheureux. Voilà, c'est un satané haricot qui a pris le mauvais passage.

Il est rouge de malaise et de colère.

Il regarde sa montre.

— Sapristi une heure vingt, jamais je ne serai au machin... de la rue... chose... tu sais je ne mange pas de dessert, je vais m'habiller.

Madame essaie, mais bien vainement, de le retenir; il est dans la chambre à coucher.

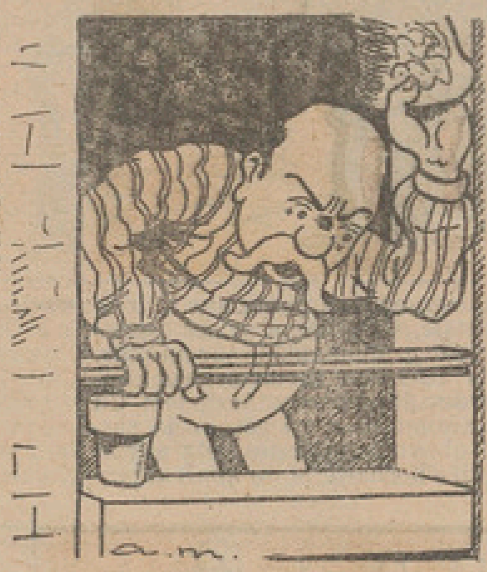
— Voyons mes bottines! dit M. Lebœuf après avoir enfilé son pantalon.

Il cherche dans l'armoire, point de bottines! sur l'étagère: point davantage, enfin sous le lit.

— Ah! les voilà.

Mais, en se baissant, deux boutons de culotte ont sauté.

— Mille sabords de Brest! tant pis, je mettrai des épingles.



Les bottines sont mises et les dégâts réparés.

— Ma chemise maintenant... Bon ça y est. Et mon col.

Il tourne autour de la chambre.

— Ah ça! mais où est-il passé, ce crétin-là?

A ce moment une fanfare aussi tonitruante que fausse éclate dans la cour.

— Il ne manque plus que ça.

Le piston, le trombonne et la clarinette hurlent en chœur:

Viens Poupoule, viens Poupoule.

— Je m'en fiche de ton « Viens Poupoule! » c'est mon col que je veux.

Mais les musiciens sont peu soucieux du désir de M. Lebœuf.

Viens Poupoule, viens Poupoule.

Et le refrain continue, inlassable, faux, avec une aigreur insupportable.

— Non, mais décidément, vont-ils me fiche la paix, ces oiseaux-là, avec leur Poupoule?

Il a déjà retourné trois fois un tiroir, fouille infructueusement dans tous les meubles.

— Si jamais je suis au machin... de la rue... chose... à deux heures je veux être... Oh! cette musique!

Poupoule est partie. Maintenant ils attaquent un grand morceau de leur répertoire populaire:

C'est ta poire, ta poire, ta poire,
C'est ta poire qu'il nous faut
Oh! oh! oh! oh!

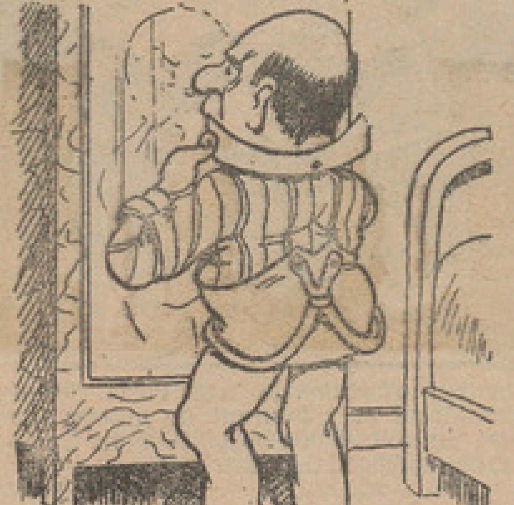
— Oh! les mufles clame M. Lebœuf ils ont juré de me faire devenir fou.

C'est ta poire! ta poire, ta poire!
C'est ta poire qu'il...

M. Lebœuf n'a fait qu'un saut jusqu'à la fenêtre, il est cramoisi, tant sa colère est intense.

— Est-ce que vous allez bientôt décamper, tas de crétins. Si vous ne décampez pas, je vais vous flanquer...

Une voix monte, gouailleuse, de la cour.



— Ta bouche, vieille poire!

— Hein? quoi, vieille poire?

— Oui, vieille poire! vieille poire!

M. Lebœuf étouffe de rage.

— Crétin, répète un peu!

La voix devient formidable.

— Ta bouche, vieille poire!

Alors le bonhomme en un geste terrible saisit un cache-pot et le lance furieusement dans la cour. Une clameur, des rires, montent au milieu d'un fracas de faïence et un bruit de métal. Cette fois il s'avance victorieux.

— Eh bien, répète-le vieille poire...

Puis il se remet à chercher le fameux col. Soudain Mme Lebœuf entre dans la chambre.

— Voyons, Léon, mon chéri, t'es pas prêt?

— Ah! tiens, ne m'en parle pas, mon col où est-il?

— Mais le voilà, mon coco.

Dans sa hâte, monsieur ne l'a pas vu, traînant sur une chaise. Il continue:

— Pour comble, voilà des musicaillons qui... Enfin je leur ai fichu un pot sur la tête.

Madame jette un regard épouvanté autour d'elle.

— Malheureux! qu'as-tu fait?

— Quoi! un pot de quarante sous!

— Mais, pense donc, Léon, j'avais mis mes économies dedans.

Elle sanglote avec amertume.

— Ça, ma fille, j'pouvais pas l'deviner!

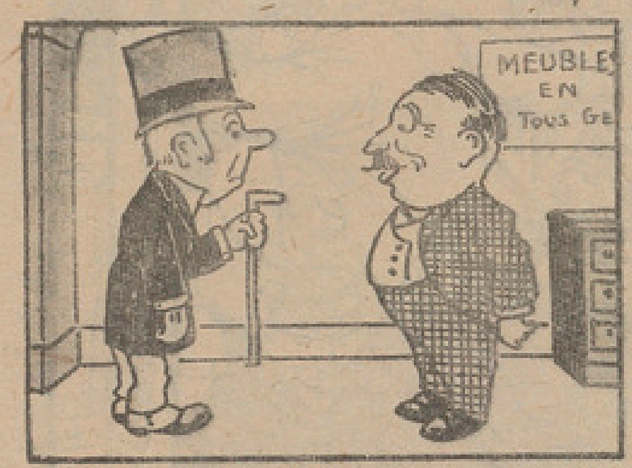
Elle se précipite dans la cour.

Les morceaux sont là, les musiciens sont partis, l'argent aussi.

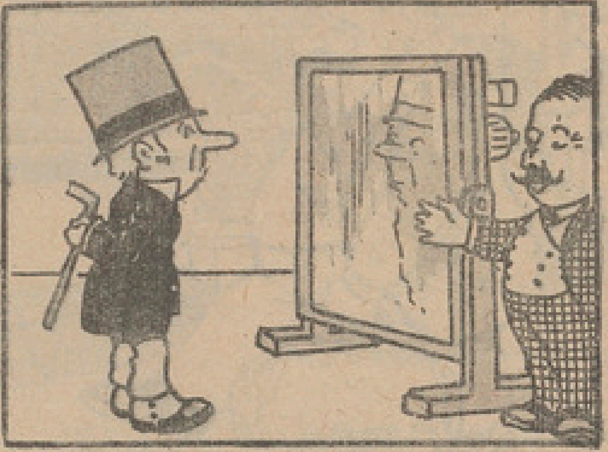
— Oh! le sale col! dit dans sa chambre monsieur Lebœuf qui ne peut pas le boutonner.

G. NOMIS

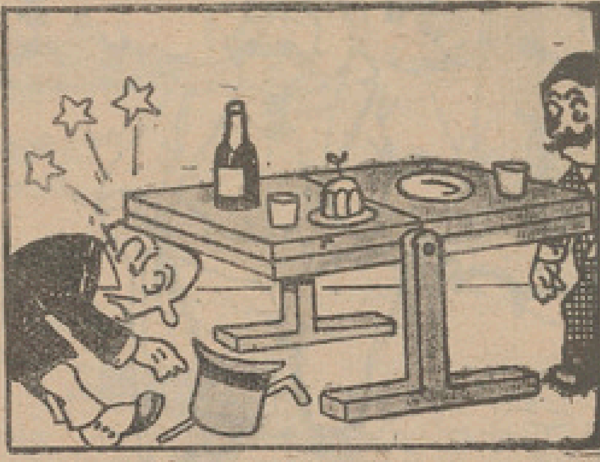
ENCORE UNE NOUVELLE INVENTION



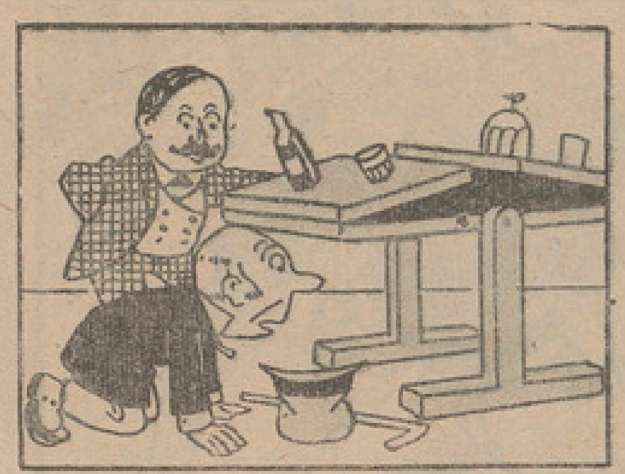
M. Lapoire entre chez un fabricant de meubles pour acheter un fauteuil, il est reçu par le patron : « Bonjour, monsieur ! Monsieur désire quelque chose ? oui ! je vois ce que c'est. »



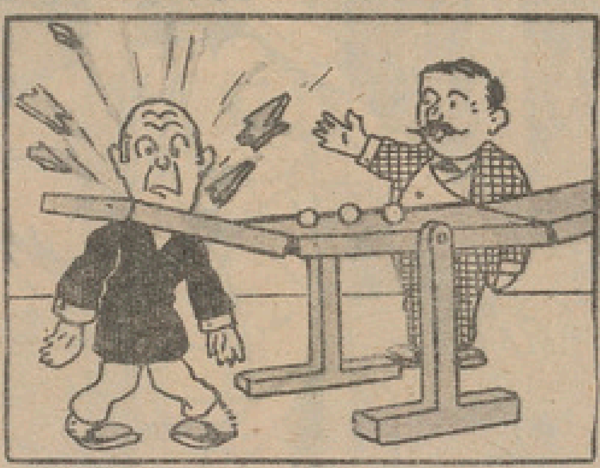
« Monsieur veut que je lui montre la nouvelle invention américaine, combinaison pratique et avantageuse. *M. Lapoire.* « Mais, ce n'est... » *Le marchand, continuant :* « Tenez, voici d'abord la glace psyché, très pratique, pour s'habiller, le matin. Et puis vous voyez j'appuie sur ce bouton, et chic ! »



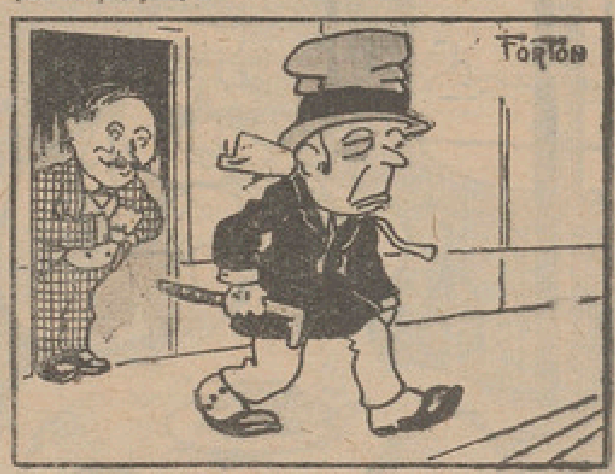
« La pshyché se transforme en table de salle à manger toute servie. Rendez-vous compte par vous-même comme c'est agréable et commode. » A ce moment, la glace, en basculant, vient cogner le crâne de M. Lapoire qui vient protester : « Mais ce n'est pas ce que je... »



Le marchand ne le laisse même pas achever « Tenez, voici ensuite l'autre combinaison. Quand vous aurez fini de manger et que vous voulez faire une partie de billard, rien de plus simple, je presse ce ressort, et clack ! »



« Voilà le billard demandé ! » Au même instant. M. Lapoire, qui se relève, reçoit l'appareil sur la tête et passe à travers. « Oh ! ce n'est rien, ce n'est rien lui dit le marchand, nous le réparerons avant de vous le livrer. »



Tout abruti, M. Lapoire sort du magasin sans avoir pu demander ce qu'il voulait, il est reconduit jusqu'à la porte par le fabricant. « Au revoir, monsieur, à une autre fois. C'est bien tout ce qu'il vous faut pour aujourd'hui ? » Et Lapoire songe qu'il en a assez pour cette fois, et qu'il n'en n'a pas besoin davantage !

Causerie du DOCTEUR

L'acné et le nez rouge.

Les nez rouges, l'acné, points noirs, sueur grasse sont les manifestations succesives ou isolées d'une seule et même affection, d'une maladie mère qu'on nommeseborrhée ou flux de sébum. Le sébum est le liquide gras que secrètent les glandes sébacées.

Ce sont surtout les personnes jeunes dont le peau (rose lilas) est très délicate, qui sont victimes de ce flux anormal de sebum.

Cette maladie d'une tenacité déplorable peut durer plusieurs années ; elle peut aussi se localiser au dos et aux ailes du nez, au front, aux pommettes.

Danscertainscas les comédons apparaissent,criblent le nez et les joues de leurs petits points noirs.

Alors on procédera pour le traitement de la manière suivante :

1° Nettoyage avec coton hydrophile imbibé d'éther officinal ; ensuite badigeonnage au pinceau avec :

Acide tartrique... }
Acide salicylique.. } ââ 2 à 3 grammes.
Résorcine......... }
Alcool à 90°..................50 grammes.

On pourra alors extraire les comédons à l'aide d'une clef de montre ou d'un instrument appelé extracteur.

Après quoi frotter légèrement la région traitée avec un tampon d'ouate imbibée de :

Sulfure de carbone saturé de soufre 100 grammes Ce dernier est extrêmement inflammable, attention S'il survenait une irritation de la peau user de la pommade suivante :

Oxyde de zinc....... 5 grammes.
Vaseline............... } ââ 15 —
Lanoline............... }
Eau de roses......... 9 —

En cas de *séborrhée huileuse* avec acné boutonneuse, on traitera de la manière suivante :

Le matin, savonnage du visage avec eau chaude contenant une demi-cuillerée à café de biborate de soude pour 3 litres d'eau. Puis avec un pinceau étendre, le soir, après lavage à eau chaude, cette mixture :

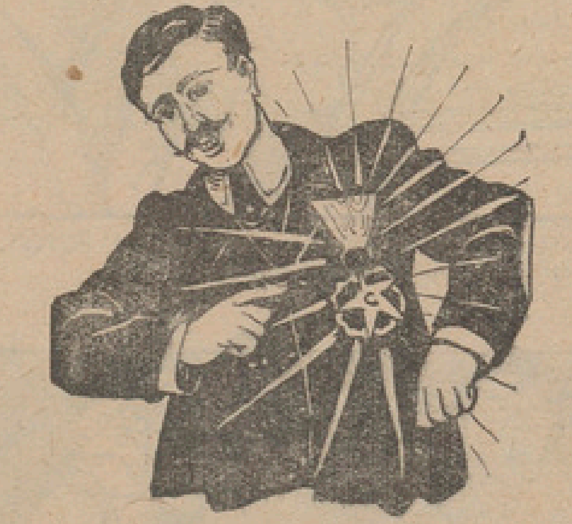
Alcool à 90°............... 15 grammes.
Soufre précipité......... 15 grammes.
Eau de roses............. 100 grammes

Dr E M



QUAND ON PREND DU RUBAN...

Savez-vous combien il y a aujourd'hui de demandes d'autorisation de port de décorations



étrangères à l'examen de la Chancellerie de la Légion d'honneur?

Cherchez un nombre dépassant toutes vos croyances.

Vous ne trouvez pas ?

Eh bien ! Il y en a quarante quatre mille, sans compter le Nicham et le Dragon vert de l'Annam.

Bientôt, si cela continue, ce ne seront plus les gens décorés qu'on remarquera ce sont ceux qui ne le sont pas !



Conseils Pratiques



TISANE AMÉRICAINE BON MARCHÉ

La célèbre tisane américaine, si connue par ses réclames est en réalité très efficace contre la constipation ; elle n'a qu'un défaut c'est d'être très coûteuse. Mais voici une recette pour faire un demi-litre d'une tisane presque similaire et de laquelle on peut attendre les mêmes résultats qu'avec la première.

Acheter chez l'herboriste pour 10 centimes de chaque herbe suivante : séné, gentiane, guimauve, fleurs de pêcher, douce-amère pensée sauvage, anis étoilé, chicorée sauvage, fleurs d'oranger, et 10 centimes d'aloès. Faire bouillir le tout 1 heure à petit feu dans 3/4 de litre d'eau ; ajouter un bâton de réglisse pour sucrer ; mais ce dernier est facultatif. Laisser réduire jusqu'à 1/2 litre, après cela passer le liquide et le mettre en bouteille. Tenir au frais et couché. On peut en prendre tous les soirs 1 cuiller à soupe après le repas.

POUR FAIRE SOI-MÊME DU BON QUINQUINA

On peut obtenir un quinquina à bon marché, tonique excellent et de qualité authentique, par la formule suivante :

Quinquina jaune concassé 60 grammes
Alcool à 56° — 125 —

Laisser ces deux produits en contact pendant 2 jours et ajouter :

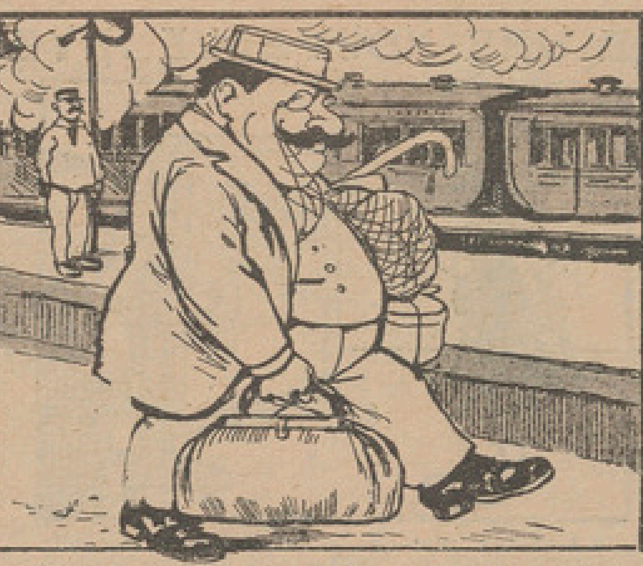
Bon vin de Bordeaux 2 litres.

Laisser macérer pendant huit jours et filtrer. Mettre en bouteilles.

LES MESAVENTURES DE M. LEGROS



M. Legros avait un charmant caractère ; malheureusement, il était doué d'un embonpoint qui lui jouait de bien vilains tours.



M. Legros résolut un jour d'aller passer quelque temps au bord de la mer. Muni de provisions de route, il se dirigea allègrement vers la gare.



Mais là une grande déception attendait M. Legros : les portières étaient trop étroites et il fallut tous les employés de la gare pour faire pression sur son embonpoint



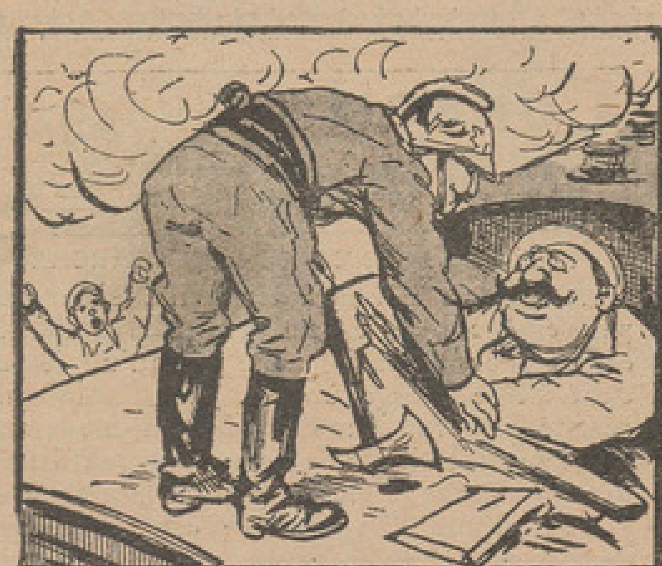
Après avoir distribué un généreux pourboire, M. Legros s'installa commodément et commença à savourer un succulent repas



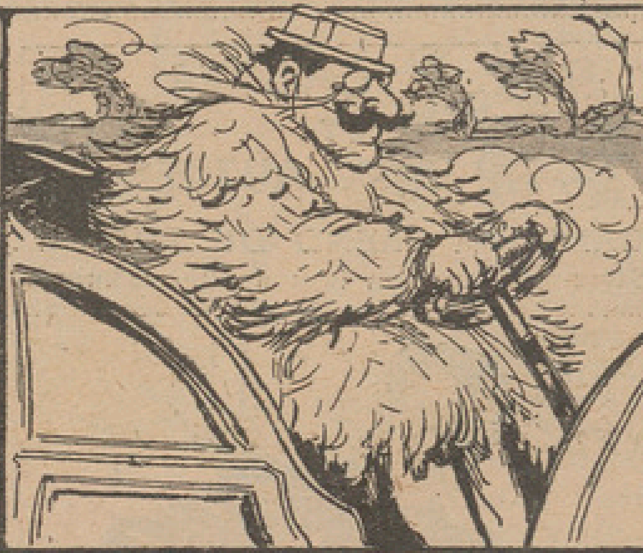
Mais, sous l'influence d'une heureuse digestion, il avait presque doublé de volume et il constata avec effroi que, vu les dimensions de la portière, il ne pourrait jamais passer



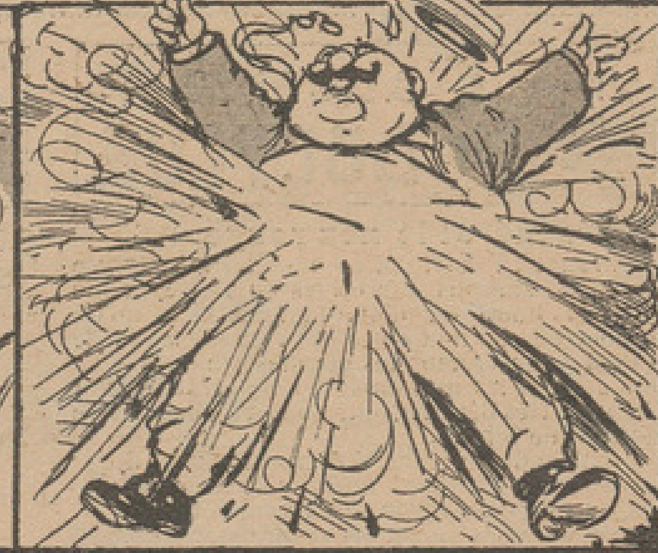
On appela en hâte les pompiers pour juger cette situation difficile et aider M. Legros à en sortir.



Ces derniers durent démonter la partie supérieure du wagon et réussirent enfin à dégager ainsi l'infortuné M. Legros



Celui-ci, fatigué de distribuer des pourboires onéreux, résolut de revenir à Paris en automobile



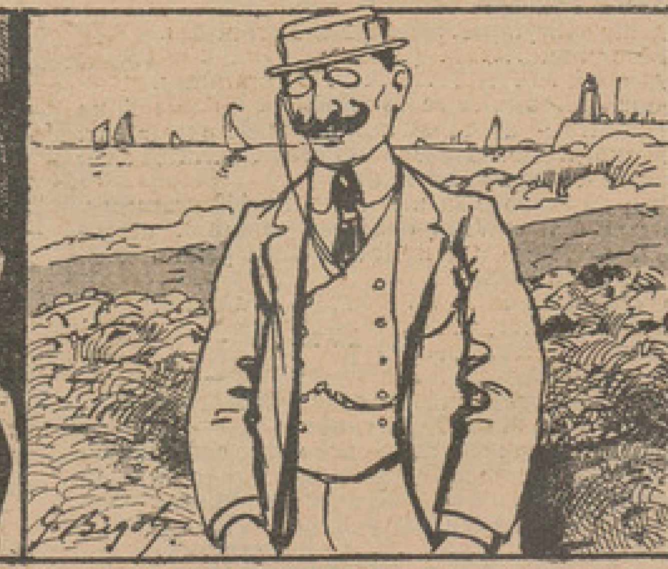
Mais, au milieu du chemin, on entendit un bruit formidable : c'était M. Legros qui, ayant mangé beaucoup de moules avant son départ et enflé démesurément, éclatait.



On le ramena à Paris en toute hâte fort mal en point et on décida de l'opérer immédiatement.



Un habile chirurgien lui recousit le ventre avec adresse et sans douleur.



Depuis ce temps, M. Legros se porte à merveille ; mais la frayeur qu'il a ressentie l'a rendu mince comme un fil.

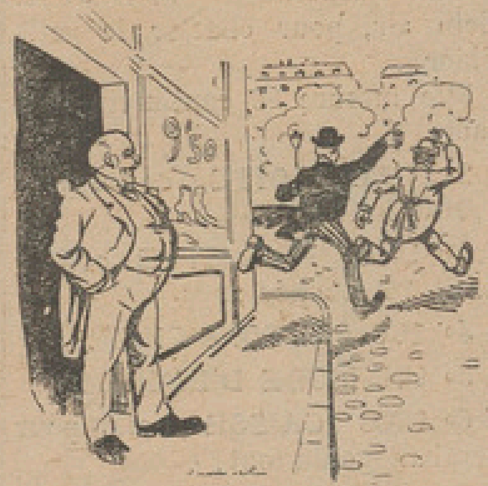
ANECDOTES

Insulte grave.

Dans un grand magasin de chaussures à 9 fr. 50 et 12 fr. 50. Un petit homme à l'air débonnaire vient de rentrer et demande une paire de souliers ; le vendeur s'empresse, et les souliers sont aussitôt essayés.

Un peu après, survient un nouvel acheteur, un grand diable à mine rébarbative, qui parle fort et demande qu'on le serve tout de suite.

Au moment de payer, les deux clients s'empressent vers la caisse; mais, dans leur hâte, ils se bousculent.



— Monsieur, dit le premier se dressant sur ses talons neufs, j'étais là avant vous !...

— Je m'en moque !

— Vous êtes un insolent !

— Et vous un imbécile.

De mot en mot la querelle s'envenime et le commerçant très intéressé regarde. Un peu plus il exciterait les combattants. Le petit bonhomme, qu'on n'aurait pas cru si rageur, allonge au grand une maitresse gifle.

Puis, pris de peur, il s'élance dans la rue, serré de près par l'autre qui lui lance des mots terribles.

Le marchand sort pour voir et rit comme un fou.

— Quel capon ! s'écrie-t-il.

Mais soudain, voyant le couple disparaître à un coin de la rue, il sursaute :

— Et mon argent !... Arrêtez !... Au voleur !

Trop tard, les deux compères courent encore.

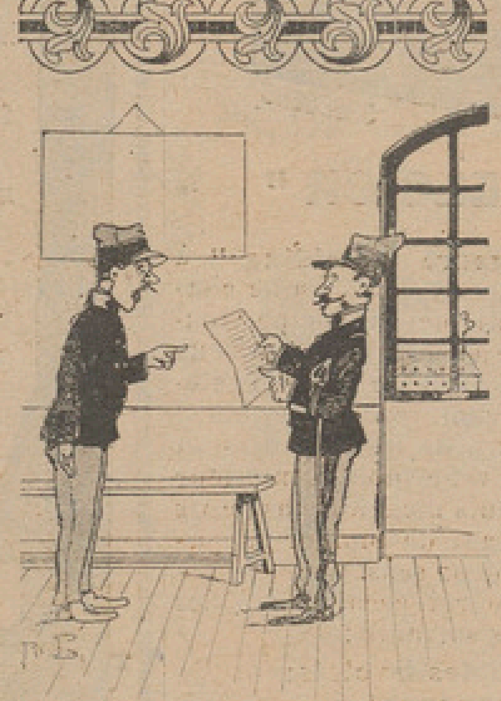
Napoléon et son professeur d'allemand.

Napoléon, à l'école de Brienne, fit le désespoir de son professeur, car son organe méridional était rebelle aux dures syllabes de la langue allemande, aussi son professeur le classa-t-il parmi les cancres incurables.

Le futur empereur manquait souvent son cours d'allemand, et un jour le maître le réclama à d'autres de ses amis. Ceux-ci répondirent que leur camarade passait son examen d'artillerie



— Ecoutez-moi, caporal, puisque vous avez des hommes qui ne peuvent pas faire les mouvements d'ensemble en même temps que les autres, il faut me les prendre séparément jusqu'à tant qu'ils arrivent ensemble.



— Je vous avais donné ordre de mettre 2 jours à chaque homme qui n'aurait pas les pieds propres, pourquoi n'en portez-vous qu'un à Monin ?

— Parce qu'il n'avait eu le temps de s'en laver qu'un seul



— Comment, des pommes de terre non épluchées dans la soupe !

— Mon lieutenant, c'est les hommes qui disent comme ça, qu'ils aiment mieux ça que de balayer les épluchures !

ANECDOTES

— Oh ! oh ! fit le professeur étonné, le mauvais garçon apprend donc quelque chose ?

— Monsieur, répondit l'un des élèves, c'est le plus fort mathématicien de l'Ecole.

— C'est bien, répondit le maître, j'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait que les sots qui puissent apprendre les mathématiques...

Une ville pour des noix

L'histoire a conservé le souvenir de beaucoup de ruses de guerre plus ou moins ingénieuses.

Celles du bon Breton Duguesclin sont fameuses. Rappelons cependant la façon dont il s'empara du château de Montfort-le-Duc.

Cette place, pourvue de tous



côtés de fossés très profonds et d'un pont-levis très élevé, passait pour imprenable.

Le rusé connétable, après avoir longtemps réfléchi, en mesurant les murailles, imagina l'artifice suivant :

Suivi de quelques compagnons il se présenta à la poterne. Grimés en bûcherons, imitant à merveille l'accent anglais, ils purent passer avec leur chargement, d'autant mieux que la garnison manquait de bois.

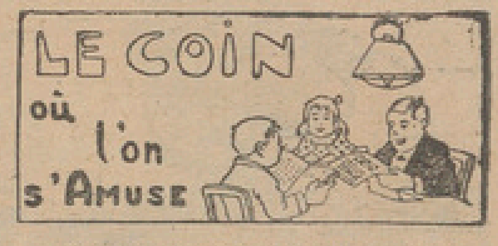
Le pont fut abaissé et, aussitôt, Duguesclin et ses compagnons, jetant leurs sacs à terre, tranchèrent les chaines servant à relever le pont et ouvrirent la route à leurs amis dissimulés aux environs.

En 1597, l'Espagnol Fernand Teillo surprit Amiens par un stratagème à peu près semblable.

Il déguisa ses soldats en paysans et leur fit conduire jusqu'aux portes de la ville une charrette de noix.

Les défenseurs, à la vue de cette friandise, hésitèrent un instant; mais la mine des paysans les rassurant tout à fait, ils se décidèrent à ouvrir la porte, permettant aux porteurs d'entrer.

L'un d'eux laissa tomber un sac dont les noix s'éparpillèrent de tous côtés; et tandis que l'ennemi s'amusait à les ramasser une à une, un régiment d'Espagnols, embusqué tout proche, accourut et se rendit maître de la ville, presque sans coup férir.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 22

ENIGME. — Automobile
CHARADE. — Parachute.
CASSE-TÊTE. — Albin, Véronique
LOGOGRIPHE. — Bas, Base, Basse.
MOTS CARRÉS. —

L A R D
A L E A
R E M I
D A I M

1er CALEMBOUR. — Souffleter sa patronne sur un moment de colère.

2e CALEMBOUR. — La Sangsue.

RÉBUS. — Victor Hugo, Gambetta, Mirabeau.

Enigme.

Ma vitesse est devenue proverbiale.
Ma chair est le régal du vieux gourmand
Je nage, je m'envole et je m'emballe.
En feuille, je deviens un condiment.

Charade.

Mon premier est un sale parasite.
Mon second le son d'une cloche.
Et mon tout un excellent gâteau

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)
a b c e e e e i i i l n o r r t t v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis sur les tombeaux.
Ajoutez-m'en deux : J'abrite le lièvre.
Ajoutez-m'en quatre : Je suis un bohémien

Mots carrés.

1. Un chef-lieu de département.
2. Oiseau d'Amérique.
3. Ville de Bulgarie sur la mer Noire.
4. Victime d'Absalon
5. Plante grimpante d'Amérique.

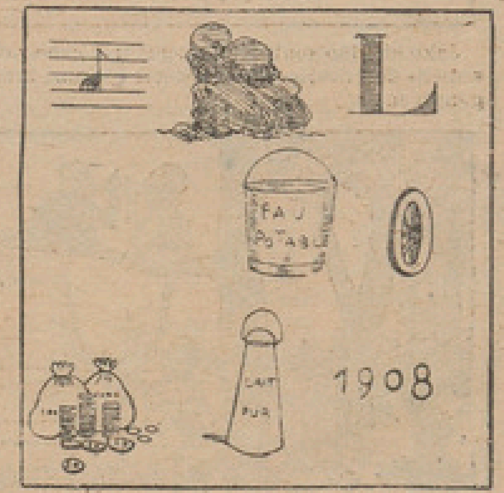
Calembours.

— Pourquoi la plupart des cuisinières sont-elles d'excellentes musiciennes ?

— Pourquoi Paris a-t-il été [illegible] bâti la nuit.

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS



Trouvez les noms de 3 chefs-lieux de départements

(Solution dans le prochain numéro)

UNE TOILETTE A SENSATION



La belle Mme de Viraflay se rend à son bain quotidien paré d'un superbe costume destiné à faire sensation dans le clan des amies



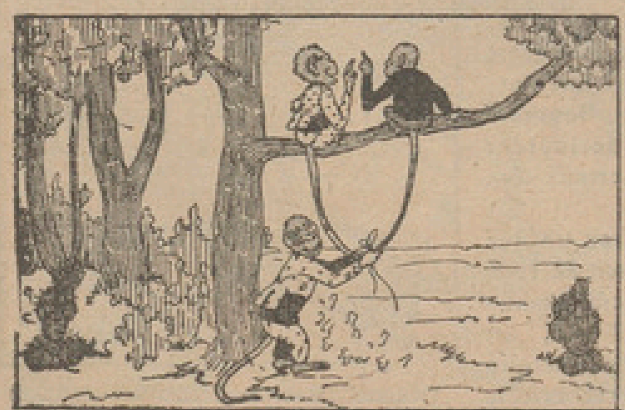
Pendant le bain, Zette, sa fille, et Jim, le jeune domestique nègre, s'amusent énormément. Jim a revêtu le splendide costume.

(Fin page suivante.)

UN DRAME DANS LA FORÊT VIERGE



Jako et Pipo sont deux singes très camarades. Aussi passent-ils des heures entières assis sur une branche à deviser gentiment



Mais ils ont un ennemi en Jip, un autre singe de mauvais caractère, qui ne trouve rien de mieux que d'attacher leurs queues ensemble.

(Fin page suivante).

UNE TOILETTE A SENSATION (*Fin.*)



Zette lui fait mille et une farces, lui jette du sable, de l'eau, puis l'heure s'avançant ils vont reporter la toilette dans la cabine.



Et lorsque la belle Mme Alice dut remettre son costume et rentrer à l'hôtel en traversant la plage sous les yeux rieurs des amis, elle ne manqua pas de faire sensation.

UN DRAME DANS LA FORÊT VIERGE

(*Fin.*)



Et cela fait, il leur lance des cactus dans le dos pour les effrayer. En effet ils sont pris de frayeur et se sauvent chacun de leur côté.



Jip aussi. Et seules les deux queues restent sur la place, parlantes pièces à conviction du drame qui vient de se passer.

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*



II

ATHANASE HÉRITE

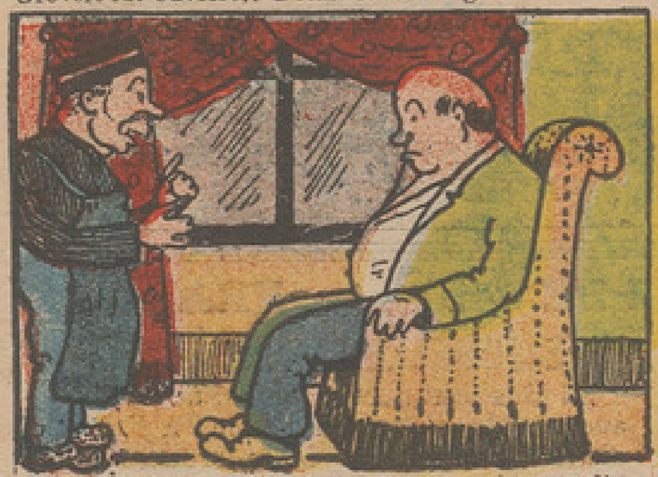
L'estomac content, nos trois bohèmes étaient rentrés chez eux, le ventre plein, mais la bourse aussi vide qu'auparavant. A peine avaient-ils refermé derrière eux la porte de leur mansarde que l'on frappa... Grovert fut ouvrir... C'était le concierge...



Ayant fait pénétrer cet important personnage dans la pièce, Grovert et ses amis écoutèrent ses explications. « — C'est rapport aux deux termes que vous avez pas payé... L'propriétaire il est furieux, et il m'envoie vous demander si oui-z-ou-non vous voulez payer!... — Cher monsieur le concierge, reprit Grovert, notre intention était de régler aujourd'hui même le montant de notre dette.. »



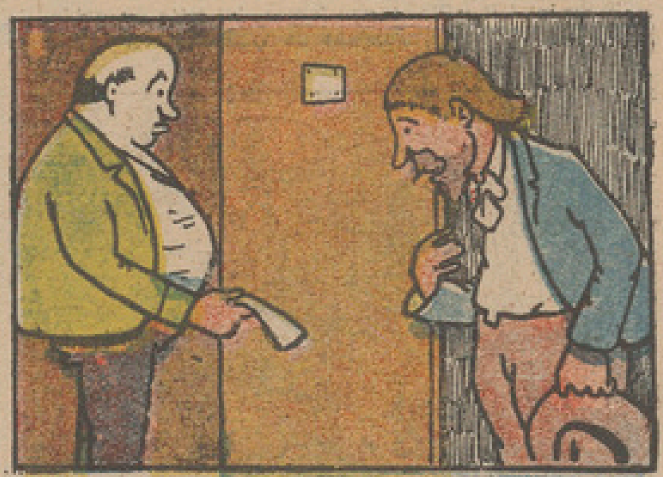
« Mais n'ayant ici que des billets de mille, je vous prie de dire à notre sympatique proprio qu'il vienne lui-même toucher ses quittances dans deux heures... D'ici là nous allons faire de la monnaie... » Entendant parler de billets de mille, le pipelet ouvrit des yeux énormes et se retira en balbutiant des excuses...



Puis il dégringola quatre à quatre les escaliers, s'arrêta au premier, sonna et fut introduit chez le propriétaire auquel il expliqua, tout heureux, que les *artisses du cintième* étaient prêts à payer leur loyer..



Pendant ce temps, Athanase Grovert, la tête dans les mains, cherchait un moyen de sortir glorieusement de cette impasse... Diapason et Sonnet, confiants dans l'ingéniosité de leur camarade, tranquillement fumaient une pipe dans un coin.



A l'heure dite, le propriétaire frappait à la porte de nos bohèmes, tenant sa quittance à la main. Grovert le reçut avec forces salamalecs, et l'invitant à s'assoir, lui dit : « Mon cher monsieur et propriétaire, vous ne sauriez croire combien votre visite nous est agréable et... »



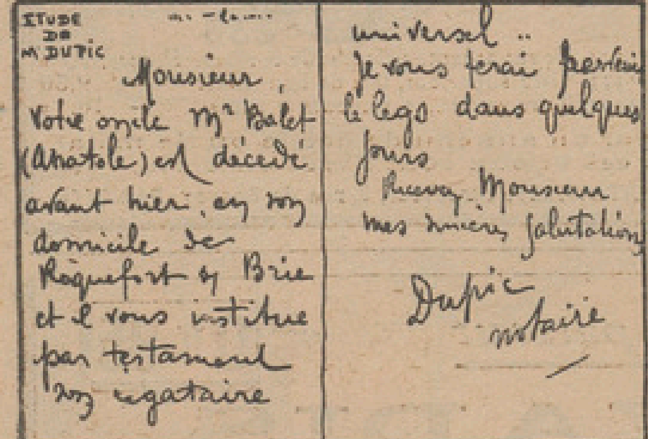
« ... combien il est doux pour nous d'acquitter notre dette... Nous rendons hommage à votre philantropie qui n'a point voulu nous voir jeter dans la rue... Nous travaillons d'arrache-pied à une œuvre de haute importance, sur laquelle, d'ailleurs, nous avons touché un fort accompte... »



Jus.ement à ce moment on frappa à la porte.. Diapason étant allé ouvrir, la silhouette d'un facteur apparut dans la porte, le fonctionnaire tenait à la main une lettre cachetée de rouge...



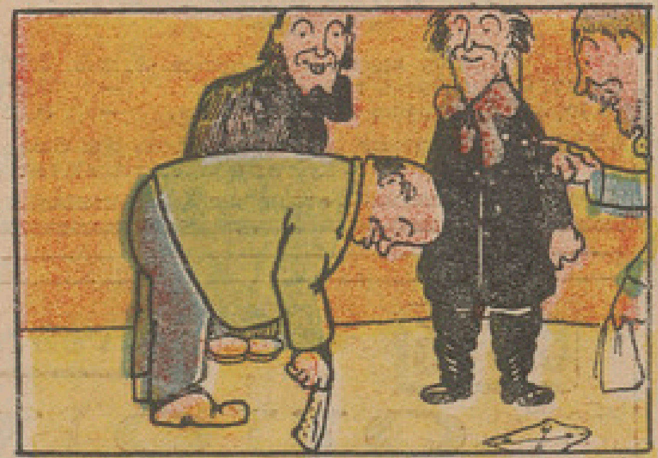
« Une lettre recommandée pour M. Athanase Grovert! — C'est moi! » Et Athanase apposa sur un registre une signature prétentieuse; puis s'adressant au propriétaire : « Vous permettez! » Et il fit sauter les cachets de cire... Diapason, Sonnet et et proprio ouvraient des yeux effarés...



ETUDE DE M DUPIC

Monsieur,
Votre oncle Mr Balet (Anatole) est décédé avant hier, en son domicile de Roquefort en Brie et il vous institue par testament son légataire universel.. Je vous ferai parvenir le legs dans quelques jours
Recevez Monsieur mes sincères salutations
Dupic notaire

Athanase Grovert lut à haute voix le contenu de la lettre, dans laquelle il apprenait que son oncle en mourant le laissait héritier de sa fortune. Cet oncle était un vieux maniaque qui habitait à la campagne et dont Grovert n'avait jamais de nouvelles.



Sûr désormais que son locataire maintenant riche, le paierait intégralement, le propriétaire eut un beau geste : « Monsieur Grovert, il est de mon devoir de vous laisser tout entier à la douleur causée par la perte de votre oncle... Vous me règlerez les quittances après réception du legs; je ne suis pas pressé!... » Et il sortit en faisant de profonds saluts...



Quand les trois bohèmes furent seuls, ils laissèrent libre cours à leur douleur. Mais celle-ci se manifesta, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, par des danses étranges, des cris de joie et des chants effrénés... Puis Jean Sonnet improvisa un éloge funèbre de l'oncle que l'on écouta avec respect..,

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

Le gérant : CONSTANT LEBLANC.